Etienne

—

"Les Deux Gendres"

(1812)

LES DEUX GENDRES,

COMÉDIE.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
		MM.
DUPRÉ, ancien négociant.		SAINT-FAL.
DERVIÈRE, riche capitaliste.	ses gendres.	DEVIGNY.
DALAINVILLE, homme en place.	ses gendres.	DAMAS.
FRÉMONT, armateur, ancien associé de Dupré.		FLEURY.
CHARLES, filleul de Dupré.		MICHELOT.
COMTOIS, domestique de Dupré.		MICHOT.
LAFLEUR, valet de chambre de Dalainville.		THÉNARD.
CHAMPAGNE, domestique de Dervière		FAURE.
Mad. DALAINVILLE, fille de Dupré.		Mlle LEVERD.
AMÉLIE, fille de Dervière et petite-fille de Dupré.		Mlle MARS. Mlle VOLNAY.

La Scène se passe à Paris.

Les Acteurs sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre où ils doivent être placés au théâtre ; le premier inscrit tient la droite. Les changemens de situation dans le cours de la scène sont indiqués au bas de la page.

LES DEUX GENDRES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le salon de Dalainville.

SCÈNE Iʳᵉ.

DUPRÉ, COMTOIS.

DUPRÉ.

Quelle grande nouvelle as-tu donc à m'apprendre ?

COMTOIS.

Faites-moi, s'il vous plaît, la grâce de m'entendre.
Depuis que je vous sers, vous n'avez eu, je croi,
Aucun sujet, Monsieur, de vous plaindre de moi.

DUPRÉ.

Non : je te reconnois pour un garçon très-sage,
Un serviteur fidèle ; et c'est un témoignage
Que je rendrai partout.

COMTOIS.

Je vous suis obligé.
Il faut pourtant, Monsieur, m'accorder mon congé.

DUPRÉ.

Tu voudrois me quitter, Comtois?

COMTOIS.

A l'instant même.

DUPRÉ.

Eh! pourquoi donc cela?

COMTOIS.

Parce que je vous aime.
Je n'ai point, à coup sûr, à me plaindre de vous:
Il n'est pas dans le monde un service plus doux,
Et j'aurois en ces lieux fini mes jours, peut-être,
Si, dans cette maison, vous étiez seul le maître;
Mais par malheur, hélas! il n'en est point ainsi,
Et sans retard il faut que je sorte d'ici.
Vos deux gendres, Monsieur, ne vous ressemblent guères:
Depuis que de vos biens ils sont propriétaires,
J'ai beau pour les servir travailler de mon mieux,
Je fais tout de travers, je suis un paresseux;
Quelqu'un s'est-il trompé? c'est moi qui suis coupable:
Le plus foible est toujours celui que l'on accable.
J'étois un bon sujet quand vous aviez du bien;
Mais vous n'en avez plus, et je suis un vaurien:
Butor, drôle, coquin, et mille autres outrages,
Voilà depuis long-temps le plus clair de mes gages.
Je suis de la maison le vrai souffre-douleur:
Je n'ai, vous le savez, que vous pour protecteur,
Mais, mon cher maître, hélas! vous auriez beau vous plaindre,
Respecte-t-on celui dont on n'a rien à craindre?
Fortune, mobilier, contrats, rentes, écus,
Vous avez donné tout, excepté vos vertus.

DUPRÉ.

Tais-toi : je n'aime pas qu'ainsi l'on exagère.

COMTOIS.

Cela devient trop fort, je ne puis plus me taire.
Ma franchise, Monsieur, dût-elle vous blesser,
Je dirai hautement ma façon de penser :
Ce n'est qu'à force d'art, de perfides caresses,
Que vos gendres vous ont soutiré vos richesses.
Ces messieurs autrefois si polis et si doux,
Quelle est, dites-le-moi, leur conduite envers vous ?
Celui que nous quittons est un homme bizarre.

DUPRÉ.

Qui ? Dervière !

COMTOIS.

Oui : d'ailleurs, c'est le plus grand avare !

DUPRÉ.

Tu méconnois, Comtois, ses bonnes qualités :
Lui, c'est un philantrope : il est des comités
De secours, d'indigence ; il régit les hospices,
La maison des vieillards, le bureau des nourrices :
Pour les pauvres toujours il compose, il écrit.

COMTOIS.

Oui ; mais s'il faut payer, jamais il ne souscrit.
C'est pour les malheureux un homme de ressource :
Il leur prête sa plume, et leur ferme sa bourse.

DUPRÉ.

Dans les journaux encore on le vante aujourd'hui;

COMTOIS.

Les articles tout faits sont envoyés par lui.
Il a poussé si loin l'ardeur philantropique,
Qu'il nourrit tous ses gens de soupe économique.

Vous a t-il raconté le procédé nouveau
Qu'il a tout récemment tiré de son cerveau?

DUPRÉ.

Pas encor. Quel est-il?

COMTOIS.

Pour les temps de disette,
Il vient d'imaginer un projet de diette.
Le régime est léger; pourtant, si je le crois,
En jeûnant de la sorte on peut vivre six mois.

DUPRÉ.

L'idée est singulière et l'invention neuve.

COMTOIS.

Eh bien, c'est moi qu'il prend pour en faire l'épreuve.

DUPRÉ.

Se peut-il?

COMTOIS.

Oui, Monsieur. Le charitable humain,
Pour être bienfaisant, me fait mourir de faim.
Ah! la philantropie est souvent bien barbare!

DUPRÉ.

Eh bien, s'il a des torts sa fille les répare.

COMTOIS.

Ah! sans doute, Monsieur, je pense ainsi que vous;
On ne sauroit avoir un naturel plus doux.

DUPRÉ.

Tu n'imagines pas combien elle m'est chère:
Je crois, dans tous ses traits revoir sa pauvre mère.

COMTOIS.

Oui, l'on connoît pour vous sa bonne volonté,
Aussi n'a-t-elle pas la moindre autorité.

DUPRÉ.

Elle est si jeune encor!

COMTOIS.

Ah! ce n'est pas son âge,
C'est son cœur qu'on redoute.

DUPRÉ.

Il faut prendre courage.
D'après notre traité, chez mes gendres, je dois
Demeurer, tour-à-tour, l'espace de six mois:
Eh bien! c'est aujourd'hui que nous changeons d'asile;
Nous logerons ce soir ici, chez Dalainville;
Je viens l'en prévenir.

COMTOIS.

Ah! c'est bien pis vraiment:
C'est changer de maison pour changer de tourment.
Du maître je veux bien endurer l'arrogance,
On passe à la fortune un peu d'impertinence;
Mais ce que j'ai juré de ne souffrir jamais,
C'est le ton insolent et l'orgueil des laquais.
Parce que je n'ai pas leur superbe livrée,
La bande contre moi semble être conjurée:
Ils ne permettent point que je mange avec eux,
Et, comme ils sont gourmands autant que paresseux,
Tandis que ces messieurs font bon feu, bonne chère,
J'ai, pour me restaurer, tout leur ouvrage à faire:
C'est moi qui tous les soirs me couche le dernier,
Et qui tous les matins me lève le premier.
Quand du beau monde vient la brillante cohue,
Pour appeler les gens, je reste dans la rue.
De tous ces fainéans il faut subir la loi;
Chacun d'eux, à l'hôtel, se fait servir par moi.

Pour valets, s'il est dur d'avoir de pareils êtres,
Il est bien plus cruel de les avoir pour maîtres.
Mal nourri, mal couché, mal payé, mal vêtu,
Je n'ai d'autre profit que d'être bien battu.

DUPRÉ.

Pourquoi ne vas-tu pas porter plainte à ma fille?

COMTOIS.

Moi, Monsieur? lorsque vous, bon père de famille,
En obtenez si peu! De ce monde pervers
Elle a facilement adopté les travers.
Le desir de briller, l'amour de la parure
Font taire dans son cœur la voix de la nature.
Elle vous aime, au fond; mais cent futilités
Occupent tout son temps. Si vous vous présentez,
Elle répète un pas, ou bien elle étudie
Quelque rôle nouveau dans une comédie;
Car la mode du jour est d'apprendre aux enfans
Tout, hormis le respect qu'on doit à ses parens.
Le jour de votre fête elle n'est point venue;
Je n'en suis pas surpris. Comment l'auriez-vous vue?
Madame à son hôtel avoit spectacle et bal,
Le soir elle jouoit dans l'*Amour filial;*
Et vous concevez bien qu'une aussi grande affaire
Ne lui permettoit pas de songer à son père.
Non: c'en est fait, Monsieur, je n'y peux plus tenir.

DUPRÉ.

Je te laisse, Comtois, le maître de partir.
Je ne suis pas surpris que chacun m'abandonne:
Le sort des malheureux n'intéresse personne.
Ainsi, sans plus tarder, mon cher, éloigne-toi;
Il n'est pas naturel que tu souffres pour moi.

COMTOIS.

Qu'entends-je? Mon cher maître! Oh, que je suis coupable!
De honte et de douleur votre bonté m'accable.
Dans un pareil moment, qui, moi, je partirois!
Quand vous m'avez quinze ans comblé de vos bienfaits,
Je pourrois m'abaisser à cette ingratitude!
Non, Monsieur : dût mon sort être cent fois plus rude;
Qu'on me fasse jeûner, qu'on m'assomme de coups,
Rien ne pourra jamais me séparer de vous.
Faut-il vous l'avouer, Monsieur, votre air tranquille
Contribuoit beaucoup à m'échauffer la bile.
Vous étiez malheureux, et vous n'en disiez rien;
Vous aviez toujours l'air de vous trouver fort bien.
Cette sécurité m'ôtoit tout mon courage,
Et, vous croyant content, je souffrois davantage.
Enfin, vous vous plaignez, c'est là le principal;
Je me trouverai bien, si vous vous trouvez mal.

DUPRÉ.

Je parlerai pour toi.

COMTOIS.

Tout ce qui m'intéresse,
C'est que l'on ait pour vous plus de soin, de tendresse.

DUPRÉ.

Ne pouvant résister à l'excès de mes maux,
J'ai l'autre jour écrit à Frémont de Bordeaux,
Mon plus ancien ami. Son silence m'étonne.

COMTOIS.

Dans le malheur, Monsieur, ne comptez sur personne.
Je vous l'ai dit souvent.

DUPRÉ.

Ne confonds pas, Comtois,
Dans les amis du jour les amis d'autrefois.

Je suis sûr de Frémont; c'est de bon cœur qu'il m'aime.

COMTOIS.

Quand vous étiez heureux ils étoient tous de même.

DUPRÉ.

Retourne chez Dervière, et va tout arranger
Pour que nous nous trouvions prêts à déménager.

COMTOIS.

Ce sera bientôt fait, la maison est en face;
Nous n'avons par bonheur qu'à traverser la place.

DUPRÉ.

J'aperçois Amélie; allons, retire-toi.

COMTOIS.

Oui, Monsieur.

(*A part.*)

J'ai parlé, je suis content de moi.

SCÈNE II.

AMELIE, DUPRÉ.

AMÉLIE.

Mon père, vous quittez, dit-on, notre demeure?

DUPRÉ.

Oui, ma fille, il le faut.

AMÉLIE.

Aujourd'hui.

DUPRÉ.

Tout-à-l'heure:

Mes six mois sont passés.

AMÉLIE.

Ah, qu'ils m'ont semblé courts

Mais ceux qui vont les suivre ils dureront toujours :
Nous serons séparés.

DUPRÉ.

Nous nous verrons, j'espère.

AMÉLIE.

Je ne le pourrai plus; c'est l'ordre de mon père.

DUPRÉ.

O ciel! et t'en a t-il donné quelque raison?

AMÉLIE.

Il craint pour moi, dit-il, l'air de cette maison.
Séduite par le faste et la magnificence,
J'y puiserois bientôt le goût de la dépense.
Hélas!... ces vains plaisirs ne peuvent me toucher,
Et c'est vous seulement que j'y viendrois chercher.

DUPRÉ.

Cet ordre, j'en conviens, me semble un peu sévère,
Mais il faut sans murmure obéir à son père.

AMÉLIE.

Sans doute, je le sais; c'est mon premier devoir.

DUPRÉ.

On ne pourra du moins m'empêcher de te voir,
Et c'est moi, mon enfant, qui te rendrai visite.

AMÉLIE.

Eh bien! pour tous les jours, papa, je vous invite.

DUPRÉ.

Me priver d'Amélie, on l'essaieroit en vain.

AMÉLIE.

Mais vous ne savez pas encor tout mon chagrin.

DUPRÉ.

Qu'est ce donc, mon enfant?

AMÉLIE.

C'est pour mon cousin Charle :
Mon père ne veut pas seulement qu'il me parle ;
Et dans cette maison s'il me défend d'entrer
C'est que Charles chez vous pourroit me rencontrer.
De mon père voilà le motif véritable.

DUPRÉ.

Mais sa conduite alors ne seroit point blâmable.

AMÉLIE.

O ciel ! est-il bien vrai ? vous l'approuvez aussi !
Et Charles cependant vous croyoit son ami.

DUPRÉ.

Ma tendresse pour lui sera toujours la même,
Et dans le fond du cœur il sait combien je l'aime.
D'une sœur adorée il est l'unique enfant,
Et n'a jamais connu que moi seul pour parent.

AMÉLIE.

Il m'intéresse aussi beaucoup.

DUPRÉ.

Que trop, peut-être.
Le trouble où je te vois le fait assez connoître.
Mon enfant, ton secret ne m'a point échappé.
Fasse le ciel pourtant que je me sois trompé !
Parle-moi sans détour, l'aimes-tu ?

AMÉLIE.

Si je l'aime !
Hélas ! j'en ai bien peur ; mais prononcez vous-même :
Du matin jusqu'au soir je ne songe qu'à lui ;
Quand il est loin de moi, tout m'inspire l'ennui ;
Mais que je suis heureuse aussitôt qu'il arrive !
Je prête à ce qu'il dit une oreille attentive ;

Pour moi tous ses discours sont remplis de douceur,
Je n'ai point de mémoire, et je les sais par cœur.
Donne-t-il son avis? soudain je le partage,
Tout semble à mes regards retracer son image;
La nuit même j'y rêve, et j'en parle le jour:
Ah ! je suis bien trompée, ou c'est là de l'amour.

DUPRÉ.

Il faut à l'oublier que ton cœur se prépare.
Le penchant vous unit, l'intérêt vous sépare:
Charle est né sans fortune.

AMÉLIE.

Il est fort bien placé:
Chez un banquier fameux il est intéressé.
D'ailleurs, vous le savez, il est sage, économe.

DUPRÉ.

Oui: c'est sans contredit un excellent jeune homme;
Mais hélas ! cher enfant, cesse de t'abuser,
Charles n'aura jamais l'espoir de t'épouser.
Je ne me trompe pas ; je l'aperçois lui-même.

SCÈNE III.

AMELIE, DUPRÉ, CHARLES.

CHARLES.

Ah! Monsieur, apprenez mon infortune extrême.

DUPRÉ.

Qu'est-ce donc, mon ami?

CHARLES.

Ce banquier si fameux
Que pour son opulence on citoit en tous lieux,

Dont le crédit jamais ne fit naître aucun doute.....

DUPRÉ.

Allons, je le devine, il a fait banqueroute.

CHARLES.

De ce coup imprévu je suis encor frappé;
Non, jamais de la sorte on ne se vit trompé.
La place que j'avois, quelques économies,
Par ce désastre affreux me sont toutes ravies.
Lui-même, ce matin, m'a conté son malheur:
« Vous voyez, m'a-t-il dit, l'excès de ma douleur,
» Après un tel revers il faut que je m'exile;
» Mais dans le monde, hélas! je n'ai pas un asile:
» De la pitié d'autrui me voilà dépendant. »
Il s'élance à ces mots dans un char élégant,
En ajoutant d'un ton qui m'a pénétré l'ame:
« Je vais m'ensevelir au château de ma femme. »

AMÉLIE.

Mon espoir, je le vois, étoit fort mal placé.

DUPRÉ.

Charle est dans tout ceci le plus embarrassé.

CHARLES.

Je suis au désespoir.

DUPRÉ.

Ne perdons pas courage:
Mon gendre est dans l'Etat un fort grand personnage,
Il peut facilement t'accorder un emploi.

CHARLES.

Il n'a jamais paru bien disposé pour moi:
Je crains...

DUPRÉ.

Il faut pourtant qu'il place sa famille.
Justement près de nous je vois venir ma fille.

SCÈNE IV.

AMELIE, Mad. DALAINVILLE, DUPRÉ, CHARLES.

Mad. DALAINVILLE.

Mon père, vous voilà ; que ce moment est doux!

DUPRÉ.

A dater d'aujourd'hui, je viens loger chez vous.

Mad. DALAINVILLE.

Aujourd'hui, se peut-il? Ah! comme le temps passe!
Eh bien! je l'ignorois; mais pardonnez de grâce:
Dans ce cercle brillant de fêtes, de plaisirs,
A peine pour penser ai-je quelques loisirs;
C'est tous les jours concert, bal, spectacle, redoute.

DUPRÉ.

Oui, l'on s'amuse, on danse, et l'on fait banqueroute.

Mad. DALAINVILLE.

Justement, nous donnons une fête aujourd'hui.

DUPRÉ.

Un grand dîner, je gage : ah, bon Dieu, quel ennui!

Mad. DALAINVILLE.

Nos convives sont tous des hommes d'importance:
Je puis vous les nommer.

DUPRÉ.

Je les connois d'avance.
Dans le grand monde il est aisé de deviner
Quelle sorte de gens on rencontre à dîner:
Des hommes en faveur, de graves personnages
Qu'on a soin d'inviter pour avoir leurs suffrages;

Quelques seigneurs venus des pays étrangers,
Et s'efforçant en vain de paroître légers;
Certains mauvais plaisans, courant toujours le monde,
Devinant un repas une lieue à la ronde,
Misérables bouffons, parasites connus,
Des Lucullus nouveaux complaisans assidus;
D'autres dont l'industrie est la seule ressource,
Vrais courtiers de bureaux, politiques de bourse,
Chaque jour de scandale et de propos méchans
Fabriquant un recueil pour divertir les grands;
Hommes perdus d'honneur, avides, mercenaires,
Qui, tour à-tour, agens de plaisirs et d'affaires,
Par leur impertinence indignent tout Paris,
Et se sont fait un nom à force de mépris.
N'est-ce pas, à peu près, toute la compagnie
Qui va chez vous ce soir se trouver réunie?
Eh! quel plaisir pourrois-je avoir dans un repas,
Entre des gens si hauts et des hommes si bas?
Parlez-moi d'un festin où l'amitié s'épanche,
Où l'on cause, où l'on rit d'une gaîté bien franche;
On se trouve entouré d'amis et de parens,
Le plaisir y préside et confond tous les rangs.
Mais il faut à tout prix que de nos jours on brille
Et le bon ton n'est plus de dîner en famille.

Mad. DALAINVILLE.

Lorsque l'usage existe, il faut s'y conformer.

DUPRÉ.

Je m'y conforme, soit; mais je ne puis l'aimer.
D'un autre objet, au reste, il faut que je vous parle:
Savez-vous le malheur que vient d'essuyer Charle?
Son banquier fait faillite.

Mad. DALAINVILLE.

Ah ! mon Dieu, c'est affreux !
Eh ! mais il étaloit un luxe scandaleux.
Du public, à ce point, se peut-il qu'on abuse !

DUPRÉ.

Il peut aussi donner l'usage pour excuse.
L'important, c'est que Charle ait vite un autre emploi.
Votre mari pourroit.....

Mad. DALAINVILLE.

Reposez-vous sur moi :
Sur son esprit pourtant j'ai fort peu d'influence ;
Mais je vais employer toute mon éloquence.

DUPRÉ.

Vous craignez un refus.

Mad. DALAINVILLE.

Savez-vous ce qu'il dit ?
C'est qu'il faut avec soin ménager son crédit ;
Que ne pas obtenir ce qui nous intéresse,
C'est donner à penser que notre faveur baisse.
Mais je l'entends rentrer ; mon père, unissons-nous,
Et de votre côté parlez à mon époux.

CHARLES.

Je n'oublirai jamais une faveur si grande.

AMÉLIE.*

Et moi, faut-il aussi que je le recommande ?

DUPRÉ.

Il faut, mes bons amis, vous éloigner tous deux.
(*A Amélie.*)
J'irai dans un instant te faire mes adieux.

* Mad. Dalainville, Amélie, Dupré, Charles.

Et toi, Charles, ce soir, j'espère bien t'apprendre
L'effet que ma prière aura fait sur mon gendre.

SCÈNE V.

Mad. DALAINVILLE, DALAINVILLE, DUPRE.

DALAINVILLE.

Ah! Madame, je suis enchanté de vous voir.
Tout se prépare-t-il pour le bal de ce soir?
On n'en aura point vu de plus brillant, j'espère!
Vos vœux seront comblés.

Mad. DALAINVILLE.

Monsieur, voilà mon père.

DALAINVILLE.

Eh quoi; c'est vous! je dois vous demander pardon.

Mad. DALAINVILLE.

C'est aujourd'hui qu'il vient habiter la maison.

DALAINVILLE.

Comment! c'est aujourd'hui?

Mad. DALAINVILLE.

Cela vous contrarie.

DALAINVILLE.

Vous aurez, je le crois, nombreuse compagnie.
Mais, je le prévois bien, je vais vous affliger;
Le comte de Saint-Far vient de se dégager:
Au reste, nous aurons presqu'un autre lui-même,
Madame de Plinval.

Mad. DALAINVILLE.

Ma surprise est extrême.

Puis-je la recevoir chez moi?

DALAINVILLE.

Sans contredit.

Mad. DALAINVILLE.

On en parle assez mal.

DALAINVILLE.

Mais elle a du crédit;
Elle est très recherchée, en tous lieux on l'invite;
On aime sa personne en blâmant sa conduite;
Cela paroît d'ailleurs arranger son époux.
Le public, plus que lui, doit il être jaloux?

Mad. DALAINVILLE.

Elle est donc mariée? Allons, c'est impossible;
Ou bien elle a fait choix d'un époux invisible:
On ne le connoît point.

DALAINVILLE.

Ce n'es' pas étonnant:
Elle l'a fait placer dans un département.

DUPRÉ, *à part.*

Ah! grand Dieu! quelles mœurs.

(*Haut.*)

Il faut que je vous parle,
Monsieur; c'est en faveur de mon jeune ami Charle.

DALAINVILLE.

Je suis à vous.

Mad. DALAINVILLE.

Mon père, attendez un instant,
Vous voyez qu'il s'agit d'un objet important.
(*A Dalainville.*)
Et votre ami Duparc?

DALAINVILLE.

Ah! réflexion faite,
Je n'ai pas cru devoir l'inviter à ma fête.

Il est homme de bien, il est rempli d'honneur;
Mais c'est un indiscret, c'est un petit frondeur
Qui voudroit s'aviser d'avoir du caractère:
Quand on dîne chez moi l'on doit savoir se taire.

Mad. DALAINVILLE.

Eh mais, il vous rendit un service important.

DALAINVILLE.

Oui, mon cœur en sera toujours reconnoissant:
Je veux même le voir, l'amitié me l'ordonne;
Mais je l'inviterai quand je n'aurai personne.

DUPRÉ

Puis-je enfin vous parler?

DALAINVILLE.

Ah! daignez m'excuser:
Je n'ai, vous le savez, rien à vous refuser.
Vous vous intéressez, je crois, pour un jeune homme:
Quels sont ses protecteurs?

DUPRÉ.

S'il faut que je les nomme,
Il est plein de talens, il a de bonnes mœurs.

DALAINVILLE.

Vous ne me dites pas quels sont ses protecteurs.

DUPRÉ.

Hélas! je suis le seul. Ah! mon gendre, de grâce,
Veuillez lui procurer une modeste place.

DALAINVILLE.

Pour un si mince objet, je vous l'ai déjà dit,
Je ne puis décemment user de mon crédit:
Au reste, je verrai. Qu'il me donne un mémoire.

(Il sort.)

DUPRÉ.

Comment ?

Mad. DALAINVILLE.

N'insistez pas, si vous voulez m'en croire ;
Il faut lui pardonner ; nous en viendrons à bout.
Charles sera placé ; je me charge de tout.

SCÈNE VI.

DUPRÉ, *seul.*

Dieux ! tant d'ingratitude est-elle donc possible ?
Je te reconnois bien égoïste insensible.
Le pauvre Charle, hélas ! que va t-il devenir ?
Du moins mon autre gendre.... Ah ! je le vois venir :
Pour le solliciter j'ai besoin de courage.
Essayons si de lui j'obtiendrai davantage.

SCÈNE VII.

DUPRÉ, DERVIERE.

DERVIÈRE.

Ah, mon père, c'est vous ! quel moment pour mon cœur !
Je viens à Dalainville annoncer mon bonheur.
Ce plan que nuit et jour dès long-temps je médite
Est enfin adopté.

DUPRÉ.

Je vous en félicite.

DERVIÈRE.

Vous sentez que pour moi c'est un brillant succès :
Le ministre le fait imprimer à ses frais.

DUPRÉ.

Et d'un projet si beau qu'espérez-vous, mon gendre ?

DERVIÈRE.

Les malheureux n'ont plus de larmes à répandre.
Il assure au vieillard l'aisance et le repos,
Promet à l'indigent d'honorables travaux;
Des divers élémens fait cesser les ravages,
Met le cultivateur à l'abri des orages,
Et de tous les fléaux dont le ciel irrité
Accable trop souvent la triste humanité.

DUPRÉ.

C'est fort beau. Vous pourriez, dans cette circonstance,
Donner un libre cours à votre bienfaisance.

DERVIÈRE.

Parlez, que dois-je faire? Est il des malheureux?
Je suis prêt, s'il le faut, à m'immoler pour eux.

DUPRÉ.

Il s'agit d'un parent que le malheur accable;
Jetez sur lui, mon gendre, un regard favorable;
J'aurois rempli jadis un devoir aussi doux;
Maintenant il faut bien que je m'adresse à vous.

DERVIÈRE.

Hélas! dans ce moment, cela m'est impossible.
Ah! qu'un pareil refus afflige un cœur sensible!
Que ne m'avez-vous donc hier parlé pour lui;
Mais comment voulez-vous que je fasse aujourd'hui?
Mes épargnes d'un an viennent d'être données
A des incendiés des Basses-Pyrénées.

DUPRÉ.

Eh! vous allez bien loin chercher des malheureux,
Quand il en est ici qui fatiguent vos yeux.
Oui, dût votre fierté s'en trouver offensée,
Mon gendre, vous allez connoître ma pensée:

Ces airs de bienfaisance et ce brillant vernis,
Ne trompent que les sots, je vous en avertis :
De cette belle ardeur je ne suis point la dupe;
De vous, je le vois bien, vous voulez qu'on s'occupe.
Le monde où nous vivons est plein de charlatans
Qui tâchent d'arrêter les regards des passans.
Répand-on des bienfaits? il faut qu'un journaliste
Dans sa feuille aussitôt en imprime une liste.
La charité jadis s'exerçoit sans éclat;
A Paris maintenant on s'en fait un état.
Tout n'est plus que calcul, et cette ardeur factice
Est un masque nouveau qui couvre l'avarice.

DERVIÈRE.

A faire des heureux appliquez vous donc bien :
De tout empoisonner on trouve le moyen.

DUPRÉ.

Mais où sont, s'il vous plaît, les heureux que vous faites?
Je n'en ai jusqu'ici vu que dans les gazettes.
Avez-vous obligé des parens, des amis ?
L'humanité pourtant respire en vos écrits;
Vous y plaignez le sort des nègres de l'Afrique,
Et vous ne pouvez pas garder un domestique.

DERVIÈRE.

Fort bien ! de la satire épuisez tous les traits ;
De semblables discours ne m'atteindront jamais.
Est-il des mécontens? qu'ils parlent sans rien craindre.

DUPRÉ.

Il en est quelques-uns de trop fiers pour se plaindre.

DERVIÈRE.

A se taire toujours s'ils veulent s'obstiner,
Je n'ai pas, j'en conviens, l'art de les deviner.

DUPRÉ.

Vos vœux sont accomplis : ils ont parlé, mon gendre ;
Mais il ne paroît pas qu'ils se soient fait entendre.
Adieu. C'est aujourd'hui que je sors de chez vous :
Je n'oublirai jamais un accueil aussi doux,
Et vous pouvez compter sur la reconnoissance
Dont je suis pénétré pour votre bienfaisance.

SCÈNE VIII.

DERVIÈRE, *seul.*

Ah ! grand Dieu, qu'un vieillard est chagrin et grondeur !
Qui l'a mis, ce matin, de si mauvaise humeur ?
Au reste, pour un rien il se fâche, il s'irrite ;
Mais fort heureusement je vais en être quitte :
Il vient loger ici. Mon beau-frère, à l'instant,
Va connoître par moi le bonheur qui l'attend.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE Ire.

AMÉLIE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Je vous ai défendu de revenir ici :
Est-ce votre dessein de m'obéir ainsi,
Mademoiselle ?

AMÉLIE.

Ayez pour moi plus d'indulgence.
Vous ne pourrez blâmer ma désobéissance,
Lorsque vous apprendrez quelle en est la raison :
Mon grand-père aujourd'hui vient dans cette maison.
De lui, vous le savez, on ne s'occupe guère,
Et l'on a dans ces lieux toute autre chose à faire.
J'ai voulu de mes yeux voir son appartement,
Ranger, disposer tout pour qu'il fût décemment.

DERVIÈRE.

Hélas! c'est bien en vain ; ignores-tu, ma chère,
Qu'on ne veut point ici recevoir ce bon père?

AMÉLIE.

Comment !

DERVIÈRE.

C'est que l'on donne un superbe festin;
On veut que je le garde encor jusqu'à demain
Sous prétexte qu'il craint le bruit et le grand monde :
Je ne le garderois pas même une seconde.

AMÉLIE.

Pourquoi donc ?

DERVIÈRE.

A l'avoir j'aurois un grand plaisir;
Le conserver toujours, c'est là mon seul désir;
Mais de ton oncle il faut confondre l'arrogance :
Est-ce un fardeau pour lui que la reconnoissance ?
Au vieillard il est loin de porter intérêt ;
De son air trop bourgeois sans doute il rougiroit.
Je n'en suis pas surpris : dans le siècle où nous sommes,
Les moindres dignités changent le cœur des hommes.
Encor s'il avoit eu la bonté de me voir ;
Mais non, monsieur n'a pas daigné me recevoir,
Et par son intendant il vient, à l'instant même,
De me faire annoncer sa volonté suprême.

SCÈNE II.

DERVIÈRE, AMÉLIE, COMTOIS, *une petite valise sur le dos.*

DERVIÈRE.

Ah ! te voilà, Comtois ; tu viens loger ici ?

COMTOIS.

Oui, nous déménageons pour six mois, Dieu merci.

DERVIÈRE.

Tu n'es pas venu seul ?

COMTOIS.

Je précède mon maître.
Dans un petit moment vous l'allez voir paroître.
Si nous ne sommes pas ici depuis long-temps,
Ce n'est pas à coup sûr la faute de vos gens :

Leur mémoire, Monsieur, est parfois bien ingrate;
Ils sont un peu sujets à se tromper de date.
Nous n'étions pas encore arrivés au vingt trois,
Qu'ils me disoient: « Va-t'en, c'est le premier du mois. »

DERVIÈRE.

Ce garçon n'est jamais d'accord avec personne;
Il faut qu'à chaque instant il dispute, il raisonne.

COMTOIS.

Moi!

DERVIÈRE.

C'est un paresseux.

COMTOIS.

Ah! Monsieur...

DERVIÈRE.

Un gourmand.

COMTOIS.

Hélas! si je le suis, je ne sais pas comment.

DERVIÈRE.

Tais-toi, mauvais sujet... Mais je perds à l'entendre
Des instans précieux; partons sans plus attendre.
Allons écrire encor contre tous les abus,
Et finir mon rapport sur les enfans perdus.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

AMÉLIE, COMTOIS.

AMÉLIE, *lui donnant sa bourse.*

Tiens, mon cher Comtois, prends.

COMTOIS.

Comment, Mademoiselle!

AMÉLIE.

A ton maître toujours sois attaché, fidèle :
Je te le recommande ; il faut en avoir soin.

COMTOIS.

Allez, Mademoiselle, il n'en est pas besoin.

(*Amélie sort.*)

SCÈNE IV.

COMTOIS, *seul.*

Ah ! que la patience est une belle chose !
Si je suis maltraité, mon maître en est la cause :
Il faut se résigner. Le ciel le veut ainsi.
Voyons si l'on va mieux nous recevoir ici.

SCÈNE V.

LAFLEUR, COMTOIS.

LAFLEUR.

Que fais-tu là, maraud ?

COMTOIS.

L'accueil est agréable.
Celui-ci, je le crois, est encor plus aimable.

LAFLEUR.

Tu ne fais que rôder du matin jusqu'au soir.

COMTOIS.

Si cela vous déplaît, Monsieur, je vais m'asseoir.

LAFLEUR.

Point de discours. Va-t'en.

COMTOIS.

Ah ! qu'à cela ne tienne.
Pourtant si je m'en vais, il faut que je revienne.
Dans le calendrier lisez-vous quelquefois ?
Vous sauriez qu'aujourd'hui c'est le premier du mois.

LAFLEUR.

Le premier ? tais-toi donc ; c'est tout au plus le trente.

COMTOIS.

Ils ont deux almanachs d'espèce différente ;
L'un avance toujours quand nous devons partir,
Et l'autre est en retard dès qu'on nous voit venir.

LAFLEUR.

Tu reviendras demain.

COMTOIS.

Demain ?

LAFLEUR.

Monsieur Dervière
Doit vous garder encor une journée entière.
Aujourd'hui nous donnons une fête, un grand bal ;
Que feriez-vous ici ? vous y seriez fort mal.
La chambre de ton maître est changée en office.

COMTOIS.

Laissez-moi l'habiter, vous me rendrez service.
Monsieur Dervière sort ; mais il ne m'a point dit...

LAFLEUR.

Eh bien ! je te l'apprends ; ma parole suffit.
Maraud, qui peut t'avoir donné cette insolence ?

COMTOIS, *à part.*

Que les laquais dorés sont une vile engeance !
(*A Lafleur.*)
Mais, Monsieur, cependant...

LAFLEUR.

Tes cris sont superflus.

COMTOIS, *à part.*

Morbleu ! si les duels n'étoient pas défendus !
Je sens qu'en ce moment la fureur me transporte.

LAFLEUR.

Allons, voici Monsieur ; songe à gagner la porte.

SCÈNE VI.

DALAINVILLE, *seul.*

Je ne puis revenir de ce que l'on m'écrit.
Voici bien le moment d'employer mon crédit.
Il vaque une ambassade, et même un ministère ;
Mais qui nommera-t-on ? c'est encore un mystère.
Comme un autre je puis me mettre sur les rangs :
Personne plus que moi..... Quels sont mes concurrens ?
Dorval ne peut remplir qu'un poste subalterne ;
C'est un génie étroit, sa femme le gouverne.
Damis espère-t-il qu'on pense à le choisir ?
Est-ce un homme d'Etat qu'un homme de plaisir ?
Ergaste a des talens, mais n'est point redoutable :
Sa réputation est par trop détestable.
Vraiment de tous côtés j'ai beau jeter les yeux,
Non, je ne vois que moi..... Mais peut-on choisir mieux ?
Mes droits sont évidens, mon espoir légitime ;
La cour me considère, et le public m'estime :
Contre l'opinion je n'ai jamais lutté ;
On connoît dès long-temps ma stricte probité.
Observateur des lois, ami de la morale,
J'ai toujours avec soin évité le scandale ;

Mon triomphe est certain... Mais je n'ai plus qu'un jour,
Ne perdons point de temps, paroissons à la cour;
Il est essentiel qu'aujourd'hui je me montre:
Souvent pour qu'on nous nomme, il faut qu'on nous rencontre.

SCÈNE VII.

DALAINVILLE, LAFLEUR.

LAFLEUR, *annonçant.*

Monsieur Charles.

DALAINVILLE.

Pourquoi l'avez-vous fait entrer?
Le petit importun... il faut m'en délivrer.

SCENE VIII.

CHARLES, DALAINVILLE, LAFLEUR, *dans le fond du théâtre.*

CHARLES.

Ah! Monsieur, pardonnez à mon impatience,
J'accours chez vous guidé par la reconnoissance:
Monsieur Dupré m'a dit que sensible à mon sort....
Vous étiez assez bon.....

DALAINVILLE.

Eh! mais il a grand tort.
Je le reconnois bien, c'est toujours son usage.

CHARLES.

Mais, Monsieur, permettez...

DALAINVILLE.

Il vous a dit, je gage,
Que je vous accordois une place.

CHARLES.

En effet.

DALAINVILLE.

Eh bien, voilà toujours comme il me compromet.
Une place, Monsieur, ne s'obtient pas si vite :
Il faut avoir d'abord des talens, du mérite.

CHARLES.

Monsieur...

DALAINVILLE.

Je suis certain que vous n'en manquez pas ;
Mais vous ignorez donc que j'ai vingt candidats
Qui sont recommandés de très haut.

CHARLES.

C'est me dire
Que mes foibles talens ne peuvent me suffire:
Je n'ai pas, j'en conviens, de titres plus flatteurs,
Et vais pour réussir chercher des protecteurs.

DALAINVILLE, *à un laquais.* (*)

Eh, ma voiture... Allez m'annoncer chez Madame.
(*A Charles.*)
Vous êtes, m'a-t-on dit, le parent de ma femme?

CHARLES.

Oui, je suis son parent, et même, je le crois,
Elle n'en avoit pas de plus proche autrefois.

DALAINVILLE.

Mon épée.
(*A Charles.*)
A coup sûr vous avez un mémoire.
(*Charles le lui remet.*)
J'y prends grand intérêt;

(*) Lafleur, Dalainville, Charles.

(Il le donne à Lafleur.)

Oui, vous pouvez m'en croire.
Je ne puis néanmoins vous promettre un emploi ;
Mais dans l'occasion, mon cher, comptez sur moi.

SCÈNE IX.

LAFLEUR, CHARLES.

CHARLES.

Ah! je suis indigné...

LAFLEUR, *lisant le mémoire.*

C'est bien.... soyez tranquille.

CHARLES.

Comment?

LAFLEUR.

Ne craignez rien, je veux vous être utile.

CHARLES, *lui arrachant des mains la pétition, et la déchirant.*

Je conçois que le maître ait voulu m'outrager,
Mais non que le valet ose me protéger.

LAFLEUR.

Comment! Monsieur se fâche, et Monsieur sollicite!
Monsieur apparemment compte sur son mérite.
Cependant je connois des gens fort importans,
Et qui de mon crédit ne sont pas mécontens.
Ah! vous ne savez pas quel pouvoir est le nôtre :
Notre protection vaut souvent mieux qu'une autre.

CHARLES.

Je n'emploîrai jamais des moyens aussi bas.

LAFLEUR.

Ah! ah! vous êtes fier ; vous ne parviendrez pas.

Mais monsieur Dupré vient. Vraiment il vous ressemble,
Car il se plaint toujours; vous seriez bien ensemble.

SCÈNE X.

LAFLEUR, DUPRÉ, CHARLES, COMTOIS.

COMTOIS.

Ah! c'est vous, mons Lafleur?

LAFLEUR.

Eh bien?

COMTOIS.

Plaisantez-vous?
Si l'on attend quelqu'un, certes ce n'est pas nous.
Aux dépens de mon maître il vous sied mal de rire.
On ne sait point là-bas ce que vous voulez dire.

LAFLEUR.

Allons donc?

DUPRÉ.

Il dit vrai.

LAFLEUR.

D'honneur vous m'étonnez.

COMTOIS.

Enfin, on m'a fermé la porte sur le nez.
Je reviens tristement avec tous nos bagages,
Et suis plus que jamais dégoûté des voyages.

LAFLEUR.

Pouvez-vous de sang froid écouter ce coquin?

DUPRÉ, *à Lafleur.*

Otez-vous de mes yeux : vous êtes un faquin.

COMTOIS.

Bien!

(*Lafleur sort en menaçant Comtois.*)

SCÈNE XI.

DUPRÉ, CHARLES, COMTOIS.

CHARLES.

Je cours chez Dervière, et j'en ai l'assurance,
Il va de ses laquais châtier l'insolence :
Lui-même, j'en suis sûr, voudra guider vos pas ;
Mais à mon juste espoir s'il ne répondoit pas,
Charles possède encore un réduit bien modeste ;
Vous pouvez disposer de tout ce qui lui reste.

SCÈNE XII.

DUPRÉ, COMTOIS.

COMTOIS.

Où nos pas maintenant seront-ils dirigés ?
Il en faut convenir, nous sommes bien logés.
Cette aventure-là s'est-elle jamais vue ?
Entre nos deux maisons, nous voilà dans la rue.

DUPRÉ.

A quelle extrémité me trouvé-je réduit !
De mes bontés pour eux voilà donc tout le fruit !
Quelqu'un vient. C'est Frémont !

SCÈNE XIII.

DUPRÉ, FRÉMONT, COMTOIS.

FRÉMONT.

Oui, vraiment, c'est moi-même!

DUPRÉ.

De vous voir en ces lieux mon bonheur est extrême.

FRÉMONT.

Pour vous gronder je viens de Bordeaux tout exprès.

DUPRÉ.

Embrassez-moi d'abord, vous gronderez après.

FRÉMONT.

Mais je vous ai cherché partout depuis une heure,
Et ne sais point encor quelle est votre demeure:
On me répond ici que vous logez là-bas;
J'y cours, et l'on me dit que vous n'y logez pas:
De grâce, apprenez-moi ce que cela veut dire.

COMTOIS.

Hélas! mon cher Monsieur, je vais vous en instruire:
Nous sommes sans asile, il ne faut rien cacher,
Et nous ne savons pas où nous irons coucher.

FRÉMONT.

Grand Dieu! se pourroit-il?

DUPRÉ.

Je ne puis vous le taire,
Vous voyez devant vous le plus malheureux père.

FRÉMONT.

Ami, vous m'affligez et ne m'étonnez pas:
Les pères complaisans font les enfans ingrats.

Voulez-vous être sûr de leur reconnoissance ?
Maintenez-les toujours dans votre dépendance;
Et si vous en doutez, morbleu, venez chez moi :
Je suis dans ma maison plus absolu qu'un roi;
Aussi tout m'obéit, et chacun me révère.
Cela n'empêche pas que je ne sois bon père ;
Mais mon bien est à moi, je le conserve tout,
Et saurai, je le jure, en jouir jusqu'au bout.
Après avoir trente ans vécu d'économie,
J'irois me dépouiller au déclin de ma vie.
L'important, c'est d'avoir de très-bons revenus,
Avec eux les défauts sont presque des vertus :
Par exemple, je sais quel est mon caractère,
Je suis emporté, brusque, et même très-colère,
Eh bien ! on dit partout que je suis franc, loyal ;
Mais sans mon coffre-fort, que serois-je ? un brutal.

COMTOIS, *à part.*

Pour le coup c'est parler en homme raisonnable.

DUPRÉ.

Ce que vous dites là n'est que trop véritable !

FRÉMONT.

Juste ciel! vous avez donné tout votre bien,
Et sans vous réserver rien, absolument rien.
Dieu, quel aveuglement ! quel excès de foiblesse!
Voilà donc des parens l'imprudente tendresse.
D'un pareil abandon qui ne voit le danger,
Bientôt dans sa maison l'on devient étranger.
Peut-on imaginer un plus cruel supplice ?
Aux lieux où l'on fut maître, il faut qu'on obéisse ;
On a perdu crédit, richesse, liberté :
Par ses propres enfans on est déshérité ;

Et, pour peindre d'un trait cette infortune extrême,
L'homme ainsi dépouillé se survit à lui-même.

DUPRÉ.

Le temps et le malheur m'ont assez convaincu;
Mais ne me jugez pas sans m'avoir entendu:
Mes gendres occupés d'intérêts politiques
Sont livrés dès long-temps aux affaires publiques;
L'un remplissoit un poste important dans l'Etat,
Sans avoir les moyens d'en soutenir l'éclat:
Que n'ai-je de grands biens, disoit-il à ma fille,
Je ferois le bonheur de toute ma famille;
On me verroit sous peu monter au premier rang.
Hélas! mon cher ami, j'aurois donné mon sang..
Je n'hésitai donc point à donner mes richesses:
Je fus les premiers jours accablé de caresses;
L'un et l'autre chez lui prétendoit me garder:
Tous les deux sur ce point refusoient de céder.
J'eus beau faire, jamais ils ne purent s'entendre:
Touché d'un différend et si noble et si tendre,
Je convins avec eux, pour ne pas faire un choix,
Que chacun tour à tour me garderoit six mois.
Mais, mon ami, bientôt ils cessèrent de feindre!

COMTOIS.

Ah! que je suis heureux quand je l'entends se plaindre

DUPRÉ.

Dalainville d'abord si doux, si complaisant,
Ne me regarda plus que d'un air méprisant.
Au lieu de s'occuper du bien qu'il pourroit faire,
Il intrigue en secret, et vise au ministère.
Ceux dont il a besoin sont bien sûrs d'être admis,
Mais il ferme avec soin la porte à ses amis.

Offrant toujours l'appui que jamais il ne donne,
Protégeant tout le monde, et n'obligeant personne.
L'autre s'en va pleurant sur les malheurs d'autrui,
Et s'agite beaucoup pour qu'on parle de lui.
Voulant par-dessus tout se mettre en évidence,
Il s'est constitué l'appui de l'indigence :
Ce n'est point par bonté, vous le devinez bien;
Mais c'est par le dépit qu'il a de n'être rien.
Il veut être fameux; enfin, je le suppose,
Il s'est fait bienfaisant pour être quelque chose.

FRÉMONT.

Vous avez tracé là deux fort jolis portraits.

COMTOIS.

Les voilà tous les deux: ils sont peints traits pour traits.

FRÉMONT.

Sont-ils bien détestés?

DUPRÉ.

Détestés? au contraire;
Ils sont fort estimés; chacun les considère.
On croit l'un bienfaisant et l'autre généreux.
Ils ne se sont jamais mal conduits que chez eux:
Un tort caché n'est rien ; la chose principale
Est de ne pas donner de sujets de scandale.
Hélas! ne point avoir de vices apparens,
C'est la seule vertu qu'ont ici bien des gens.

FRÉMONT.

Ah! quelle vérité, mon cher, vous avez dite!
Nous vivons, je le sais, dans un siècle hypocrite :
Mais comment faites-vous pour rester avec eux?
Ah! si vous m'en croyez, quittez ces malheureux.

DUPRÉ.

Ce que vous proposez n'est pas chose facile.

FRÉMONT.

A Bordeaux de bon cœur je vous offre un asile ;
Nous partirons ensemble.

DUPRÉ.

O ciel ! tant de bonté.....

FRÉMONT.

Ne me refusez pas : en rompant le traité
Qui jadis à la vôtre unissoit ma fortune,
Entre nous l'amitié resta toujours commune.
Eh bien, en ce moment, voulez-vous m'obliger?
Sans faire de façon venez chez moi loger:
Vous trouverez bon feu, bon lit et bonne table,
Bon visage surtout, compagnie agréable;
Et quitte pour toujours de vos ingrats parens,
Vous vivrez en famille avec de bonnes gens.

COMTOIS.

Ah! mon Dieu, le brave homme!

DUPRÉ.

Ami, je vous rends grâce,
Et certes je voudrois... Mais, voici l'homme en place.

SCÈNE XIV.

DALAINVILLE, DUPRÉ, FRÉMONT, COMTOIS.

DUPRÉ.

Mon gendre, vous voyez l'un de mes vieux amis;
De vous le présenter me sera t-il permis ?

FRÉMONT.

Oui, Monsieur, j'ai l'honneur....

DALAINVILLE.

Cela m'est impossible:
Je n'ai pas pour l'instant de place disponible;
Je vous l'ai déjà dit.

DUPRÉ, *à Dalainville.*

Vous êtes dans l'erreur.

FRÉMONT.

Mais il me prend, je crois, pour un solliciteur...
Qui vous parle de place? eh! je n'en veux aucune.

DALAINVILLE.

Pardon; si vous saviez combien on m'importune.

FRÉMONT.

Par ma foi, ces gens-là sont vraiment malheureux:
Chaque fois qu'on leur parle, on a donc besoin d'eux?

DUPRÉ.

Il faut bien, pardonnez à mon audace extrême,
Que je vous sollicite à présent pour moi-même.

DALAINVILLE.

Comment? expliquez-vous.

DUPRÉ.

Je suis déjà bien vieux;
Vous voyez qu'à tout âge on est ambitieux:
Ne vous effrayez point de mon humble requête;
Je demande un abri pour reposer ma tête.

DALAINVILLE.

Qu'entends-je? mon beau-frère a pu vous refuser?

DUPRÉ.

Il m'a gardé six mois, je ne puis l'accuser.

DALAINVILLE.

Ah ! je suis révolté qu'il ait eu l'indécence...
Soyez sûr qu'un motif d'une haute importance
A pu seul me forcer à différer d'un jour
Le moment qui devoit vous rendre à notre amour.

DUPRÉ.

Je connois le motif ; vous donnez une fête,
Et, pour la célébrer, je vois que tout s'apprête.

DALAINVILLE.

Oui, vous craignez le monde et les cercles nombreux,
Et je dois m'appliquer à prévenir vos vœux.
Vous allez à l'instant partir pour ma campagne,
Je vais tout disposer pour qu'on vous accompagne.

DUPRÉ.

Mon gendre!...

DALAINVILLE.

L'on aura le plus grand soin de vous;
Vous allez y jouir de plaisirs purs et doux.
Je connois vos penchans, votre goût pour l'étude :
Que vous serez heureux dans votre solitude !
Mais pardon, je vous quitte.

DUPRÉ.

Eh ! Monsieur, un instant.

DALAINVILLE.

Je me rends à la cour; le temps presse, on m'attend.

SCÈNE XV.

DUPRÉ, FRÉMONT, COMTOIS.

FRÉMONT.

Eh bien ! renoncez-vous aux droits sacrés de père ?
Morbleu ! c'est contre vous que je suis en colère.
Et vous pourriez encor demeurer avec eux !
S'il en doit être ainsi, recevez mes adieux.

DUPRÉ.

Mon cher, au nom du ciel !

FRÉMONT.

Vos prières sont vaines.
En vérité mon sang bouillonne dans mes veines ;
Tous les pères en vous se trouvent outragés,
Et pour l'honneur public il faut qu'ils soient vengés.

DUPRÉ.

Eh bien, à vos conseils, cher ami, je me livre ;
A Bordeaux maintenant je suis prêt à vous suivre.

FRÉMONT.

Eh, non : votre départ ne les puniroit pas ;
Ce seroit au contraire obliger ces ingrats :
Il faut que sans retard vous en fassiez justice,
Qu'au milieu de Paris votre voix retentisse.
A tous les sentimens ils ont fermé leur cœur :
Il n'est plus qu'un moyen, il faut leur faire peur.

DUPRÉ.

Eh, quoi ! c'est sur cela que votre espoir se fonde ?

FRÉMONT.

Oui. C'est l'opinion qui gouverne le monde ;

La crainte qu'elle inspire est un frein tout-puissant :
Des lois, en quelque sorte, elle est le supplément.
Vos gendres jusqu'ici n'ont eu que l'art de feindre ;
Ils flattent le public, ils en ont tout à craindre :
Sous un masque brillant ils ont beau se cacher,
Moi-même, s'il le faut, je saurai l'arracher.
Suivez-moi, dans l'instant vous aurez un asile.

DUPRÉ.

Mais ne faudroit-il pas ?...

FRÉMONT.

Oh ! rien n'est plus facile :
Avec ma signature on trouve dans Paris,
Des meubles, des maisons, de l'or et des amis.
Ne perdons pas de temps, il faut nous mettre en route.

DUPRÉ.

Comtois vient avec nous, n'est-il pas vrai ?

FRÉMONT.

Sans doute.
Pour de mauvais parens n'ayez plus de pitié,
Et laissez-vous enfin guider par l'amitié.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I^RE.

Mad. DALAINVILLE, DALAINVILLE.

DALAINVILLE.

MADAME, sur ce point il faut encor se taire;
Mais très-certainement j'arrive au ministère.

Mad. DALAINVILLE.

Vous ministre !

DALAINVILLE.

A la cour ce n'est plus un secret.

Mad. DALAINVILLE.

Comment l'avez-vous su ?

DALAINVILLE.

Par l'accueil qu'on m'a fait.
Les yeux fixés sur moi sembloient tous me le dire :
J'ai vu mes ennemis forcés de me sourire;
Tout m'annonce déjà ma prochaine grandeur,
On m'aborde en tous lieux d'un air humble et flatteur;
On diroit que chacun devinant ma puissance
Pour me faire la cour veut s'y prendre d'avance ;
Oui, tous me saluant du regard le plus doux,
Semblent dire : Monsieur, j'aurai besoin de vous.

Mad. DALAINVILLE.

Dans ce cas il faut prendre un train plus magnifique,
Et former à l'instant un nombreux domestique.

Douze valets de pied, deux cochers, un coureur;
Derrière ma voiture il me faut un chasseur.
Je veux avoir sous peu les plus beaux équipages.

DALAINVILLE.

Si cela continue il vous faudra des pages.

Mad. DALAINVILLE.

Il est un autre objet beaucoup plus important,
Et dont je vais, Monsieur, m'occuper à l'instant:
Je prends une livrée un peu plus éclatante;
Celle que nous avons n'est point assez brillante,
Au milieu de la foule on n'est pas aperçu:
Je veux qu'à mes couleurs mon nom soit reconnu.

DALAINVILLE, *à part.*

Je vais créer d'abord un grand nombre de places.
Faisons-nous des amis en répandant des grâces.

Mad. DALAINVILLE.

Il nous faut une terre...

DALAINVILLE, *à part.*

Oui, bien.

Mad. DALAINVILLE.

C'est de rigueur.
Paris dans les beaux jours est triste à faire peur;
Mais dans les champs alors quel plaisir on éprouve!
C'est un charme divin; tout Paris s'y retrouve.
Et puis la solitude a pour moi mille appas;
Sans attendrissement on ne peut faire un pas.
Du calme des forêts, ah! je suis idolâtre!
N'oubliez pas, Monsieur, qu'il me faut un théâtre.
Mais répondez-moi donc... N'êtes-vous pas charmé?

DALAINVILLE.

Nous verrons tout cela quand je serai nommé.

SCÈNE II.

Mad. DALAINVILLE, DALAINVILLE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur votre beau-frère.

DALAINVILLE.

Allons, je le suppose,
Du bruit qui se répand il a su quelque chose.

Mad. DALAINVILLE.

Ah! sa philantropie est d'un mortel ennui;
Il en est fatigant : je vous laisse avec lui.

SCENE III.

DALAINVILLE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Ah! Monsieur, permettez que je vous félicite;
Je vois qu'on sait encore honorer le mérite :
Vous voilà donc ministre!

DALAINVILLE.

Ah, bon Dieu, quelle erreur!
Je suis loin de prétendre à cet excès d'honneur;
D'en soutenir le poids je me sens incapable.

DERVIÈRE.

On ne pouvoit pas faire un choix plus honorable;
Je ne vous flatte point : malgré nos différens,
On m'a toujours vu rendre hommage à vos talens.

DALAINVILLE.

Quoi! je serois nommé?

DERVIÈRE.

Mais le fait est notoire ;
C'est un bruit général, et vous devez y croire.

DALAINVILLE.

Jusqu'ici, cependant, je ne l'ai point appris.

DERVIÈRE.

Vous seul assurément l'ignorez dans Paris.
Bientôt vous allez voir cette foule importune
Qui s'attache toujours au char de la fortune :
J'arrive le premier, mais, guidé par mon cœur ;
Je ne demande ici ni place, ni faveur :
Je viens pour vous parler de la classe indigente ;
Daignez la protéger de votre main puissante,
Vous sentirez un jour que cet objet sacré
Est digne des regards d'un ministre éclairé.

DALAINVILLE.

Si j'occupe en effet cette place éminente,
Je servirai d'abord l'humanité souffrante :
C'est de l'homme public le plus noble devoir.

DERVIÈRE.

Sans doute. Si jamais j'ai le moindre pouvoir...
Que dis-je? Le pouvoir ne sauroit me séduire,
Et j'ai mal exprimé ce que je voulois dire ;
Satisfait de mon sort, je ne desire rien ;
Je mets tout mon bonheur à faire un peu de bien.

DALAINVILLE.

Aujourd'hui cependant on parloit de finances,
Et chacun a beaucoup vanté vos connoissances ;
On a même pensé, pour le bien de l'Etat,
Qu'il faudroit vous charger de ce soin délicat.
Mais d'un mot vous sentez que je les ai fait taire.

DERVIÈRE.

Comment donc ?

DALAINVILLE.

La réponse étoit facile à faire :
J'ai dit que vous seriez honoré d'un tel choix,
Mais que vous refusiez toute espèce d'emplois.

DERVIÈRE.

Vous avez eu grand tort.

DALAINVILLE.

Comment ?

DERVIÈRE.

Je le répète :
J'aime à vivre ignoré, je chéris la retraite ;
Mais lorsque le public veut bien me désigner,
Je sais que mon devoir est de me résigner :
Tout homme vertueux se doit à sa patrie,
Et c'est avec plaisir que je me sacrifie.

DALAINVILLE.

Eh ! que ne parliez-vous ? Fort bien, je vous entends.

DERVIÈRE.

Vous avez contre moi donné prise aux méchans.
Mon humeur, en effet, n'est que trop légitime,
Bientôt de mon refus on va me faire un crime :
Peut-être a-t-on déjà disposé de l'emploi ;
Cela seroit fâcheux.

DALAINVILLE.

Reposez-vous sur moi ;
Vous obtiendrez la place.

DERVIÈRE.

Elle va m'être chère,

Car je l'exercerai sous votre ministère.
Dans des cas importans si je viens à douter,
Permettez qu'aussitôt j'aille vous consulter :
J'aurai souvent besoin de votre expérience.

DALAINVILLE.

Oui, vous serez toujours sûr de mon assistance.
(*A part.*)
Je ne puis pas souffrir cet air bas et flatteur.

DERVIÈRE, *à part.*

Je ne saurois me faire à ce ton protecteur.
(*Haut.*)
L'intérêt général aujourd'hui nous rassemble :
Nos deux noms quelque jour seront bénis ensemble.

SCÈNE IV.

DALAINVILLE, UN VALET, DERVIÈRE.

LE VALET.

On remet à l'instant cette lettre à l'hôtel.

DERVIÈRE.

C'est, je le gagerois, l'avis officiel ;
J'en étois sûr, vous dis-je.
(*Dalainville lit.*)
Ah! Dieu, quel air sinistre!
Est-ce que par hasard vous n'êtes pas ministre ?

DALAINVILLE.

Je ne puis revenir...

DERVIÈRE.

Vous semblez consterné.

DALAINVILLE.

Voyez si je n'ai pas sujet d'être étonné.

DERVIÈRE *lit.*

« Mon gendre,

» Vos procédés m'ont forcé à m'éloigner de vous pour » jamais : je m'étois heureusement ménagé des ressources qui » me rendent mon indépendance. Votre conduite va paroître » au grand jour. Communiquez cette lettre à votre beau-» frère, elle est commune à tous deux. »

DALAINVILLE.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

DERVIÈRE.

Je n'y puis rien comprendre :
A cette épître-là j'étois loin de m'attendre.

DALAINVILLE.

Si vous l'aviez gardé ! ce n'étoit qu'un seul jour.

DERVIÈRE.

Si vous l'aviez reçu ! c'étoit à votre tour.

DALAINVILLE.

Quoi ! pour si peu de chose il seroit en colère ?

DERVIÈRE.

Le vieillard a parfois un mauvais caractère.

DALAINVILLE.

Il l'a toujours.

DERVIÈRE.

D'abord je ne l'avois pas cru :
Depuis qu'il est chez moi je m'en suis aperçu ;
Du matin jusqu'au soir il faut toujours qu'il gronde.

DALAINVILLE.

C'est tout comme chez moi. Si je reçois du monde,
Dans sa mauvaise humeur, il blâme, il contredit,
Il fronde ouvertement les hommes en crédit ;
Il n'est point de discours qu'il n'ose se permettre ;

Il a déjà vingt fois failli me compromettre.
Sollicitant d'ailleurs pour tout le genre humain,
Il m'aborde toujours un placet à la main.

DERVIÈRE.

Entre nous cependant l'affaire est sérieuse,
Et pourroit bien avoir quelque suite fâcheuse.
Tous les yeux aujourd hui semblent fixés sur vous :
Votre élévation a fait bien des jaloux.
Vous sentez que pour eux l'occasion est belle :
De tout Paris demain ce sera la nouvelle.
Aux mots de fils ingrat, de père abandonné,
Je crois voir contre vous le public déchaîné :
Pour l'homme qui s'élève il est impitoyable ;
C'est un besoin pour lui de le trouver coupable :
La foule des méchans va, vous le pensez bien,
Dire qu'un mauvais fils est mauvais citoyen.

DALAINVILLE.

Eh quoi ?

DERVIÈRE.

Ne doutez pas qu'on ne vous sacrifie.
Vous êtes sans reproche, et l'on vous calomnie ;
Mais aux yeux du public il vaudroit presqu'autant
Etre un peu plus coupable, et paroître innocent.

DALAINVILLE.

Si je dois du public redouter l'injustice,
Il peut aussi sur vous exercer sa malice.
« Le voilà, dira-t-on, ce mortel bienfaisant,
» Appui du malheureux, soutien de l'indigent ;
» De ses nombreux bienfaits il a rempli la terre :
» Il est humain pour tous, excepté pour son père. »

DERVIÈRE.

Oseroit-on ainsi trahir la vérité ?

DALAINVILLE.

Oui, vous avez raison, c'est une indignité.
Mais vous le disiez bien, il seroit préférable
Que la chose fût vraie et non pas vraisemblable.

DERVIÈRE.

Eh! nous perdons ici le temps à discourir,
Quand un danger pressant devroit nous faire agir.
Au fond, c'est un bon homme; un peu de complaisance,
Quelques mots de douceur le calmeront, je pense,
N'est-il pas vrai?

DALAINVILLE.

Sans doute.

DERVIÈRE.

Unissons nos efforts;
Convenons, s'il le faut, que nous avons des torts,
Pour moi je descendrai jusques à la prière:
On ne s'avilit point quand on supplie un père.
Non, rien ne doit coûter, et dans un tel moment
Il ne faut qu'obéir au cri du sentiment.

SCÈNE V.

LAFLEUR, DALAINVILLE, DERVIÈRE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Ah! Monsieur!

LAFLEUR.

Juste ciel!

CHAMPAGNE.

Grands dieux!

LAFLEUR.

Quelle aventure!

CHAMPAGNE.

Nous venons de voir....

DERVIÈRE.

Qui?

LAFLEUR.

Votre père en voiture.

DERVIÈRE.

Comment donc?

CHAMPAGNE.

Nous passions tous deux notre chemin,
Quand tout-à-coup, Monsieur, près de l'hôtel voisin
Nous voyons s'arrêter un brillant équipage;
Votre père en descend. Alors, selon l'usage,
Je vais bien poliment lui présenter la main;
Savez-vous ce qu'il dit : « Retire-toi, coquin. »
J'obéis.

LAFLEUR.

A mon tour, humblement je m'avance;
Je n'avois pas encor fini ma révérence,
Que je reçois, j'en suis encor tout stupéfait,
De la plus lourde main, le plus fameux soufflet :
Un peu plus fort vraiment je restois sur la place.
C'est un provincial dont l'insolente audace
Vient d'outrager en moi toute votre maison;
C'est à vous maintenant d'en obtenir raison,
Et j'accours tout exprès pour vous dire la chose.

DERVIÈRE, *à Dalainville.*

Quel est cet étranger?

DALAINVILLE. *

Eh! c'est, je le suppose,
L'homme qu'il m'est venu présenter aujourd'hui,
Un ancien armateur.

DERVIÈRE.

N'en doutez pas : c'est lui.
Au vieillard à coup sûr il a monté la tête ;
Mais le temps presse ; il faut conjurer la tempête.

LAFLEUR, *à Champagne.*

Ils s'occupent tout bas du soin de me venger.

DERVIÈRE.

Lafleur, va sur-le-champ trouver cet étranger.

LAFLEUR.

Oui, Monsieur...

(*A Champagne.*)

Ah! je vais lui parler d'importance.

DALAINVILLE.

De nos civilités offre-lui l'assurance :
Ne perds pas un instant, et prends soin de savoir
A quelle heure du jour il peut nous recevoir.

LAFLEUR.

Quoi, Monsieur!....

DALAINVILLE.

Obéis, ou je te congédie.

LAFLEUR.

Ne faut-il pas encor que je le remercie ?

DERVIÈRE.

Sans doute : ton respect ne peut aller trop loin.

* Champagne, Lafleur, Dalainville, Dervière.

LAFLEUR, *à Champagne.*

Eh bien ! qu'en penses-tu ?

CHAMPAGNE.

C'est qu'ils en ont besoin.

LAFLEUR.

Monsieur, je suis peu propre à remplir ce message ;
Cet homme assurément n'aime pas mon visage.
(*A Champagne.*)
C'est toi qui parleras.

CHAMPAGNE.

Je m'en garderai bien:
Tu peux passer devant, tu ne risques plus rien.
(*Ils sortent tous deux.*)

DALAINVILLE.

C'étoit le seul parti qu'il nous convînt de prendre.

DERVIÈRE.

Oui ; mais à leur récit je ne puis rien comprendre :
Ce magnifique train....

SCENE VI.

Mad. DALAINVILLE, DALAINVILLE, DERVIÈRE.

Mad. DALAINVILLE.

Ah ! Monsieur, vous voici.
Depuis une heure au moins tout le monde est ici :
On va se mettre à table ; eh bien ! qui vous arrête ?

DALAINVILLE.

Il est bien question de plaisir et de fête.

Mad. DALAINVILLE.

Vous avez de l'humeur.

DALAINVILLE.

Ce n'est pas sans raison :
Votre père, Madame, a quitté la maison.

Mad. DALAINVILLE.

Se pourroit-il ? grands dieux !

DALAINVILLE.

Il est parti, vous dis-je.

Mad. DALAINVILLE.

Un si brusque départ et m'étonne et m'afflige.
Seroit-ce moi ?... Mais non !... Ah ! j'y suis maintenant ;
Il a droit en effet d'être très-mécontent.
Voyez à quel malheur un refus nous expose :
S'il est parti, Monsieur, vous en êtes la cause ;
Je ne le puis cacher.

DALAINVILLE.

Que dites-vous ! Qui, moi ?

Mad. DALAINVILLE.

Pour Charle il est venu demander un emploi ;
J'ai joint ma foible voix à celle de mon père,
Et vous avez été sourd à notre prière.
Si vous n'y prenez garde, il va faire un éclat :
Vous allez en tous lieux passer pour un ingrat.

DERVIÈRE.

Vous avez donc, Monsieur, le cœur bien insensible ;
Ce qu'il vous demandoit n'étoit pas impossible :
Je conçois sa colère.

DALAINVILLE.

Eh ! Monsieur, est-ce à vous ?....

DERVIÈRE.

Pour la faute d'un seul nous sommes punis tous.

SCÈNE VII.

Mad. DALAINVILLE, DALAINVILLE, AMÉLIE, DERVIÈRE.

AMÉLIE.

Ah! mon père, ah! Monsieur, que vient-on de m'apprendre?
Il ne nous reste donc que des pleurs à répandre.
Mon grand-père est parti! dieux, qu'est-il devenu?

DERVIÈRE.

Calme-toi, cher enfant.

AMÉLIE.

Ce matin je l'ai vu:
Pour la première fois il étoit en colère.

DERVIÈRE.

De qui se plaignoit-il?

AMÉLIE.

C'étoit de vous, mon père.

DALAINVILLE.

Comment! Expliquez-vous?

AMÉLIE.

Oui: rien n'est plus certain
Il vous a, m'a-t-il dit, imploré ce matin
En faveur d'un parent réduit à l'indigence,
Et n'a rien obtenu de votre bienfaisance.
J'ai bien vu qu'il avoit ce refus sur le cœur:
Vous n'imaginez pas l'excès de sa douleur.

DALAINVILLE.

Sa colère, en effet, n'est que trop légitime.
Répondez: de mes torts êtes-vous la victime?

AMÉLIE.

Ah! croyez-moi, courons embrasser ses genoux.

Mad. DALAINVILLE.

Vous avez eu des torts ; que n'en convenez-vous ?
Il en est encor temps.

DALAINVILLE.

N'accusez point les autres ;
Car les torts les plus grands, Madame, sont les vôtres.
N'étiez-vous pas d'un père et l'espoir et l'appui?
Qui donc, si ce n'est vous, eût dû veiller sur lui ?
Accablé de travail, étoit-ce à moi, Madame,
A lui donner un temps que le public réclame?
Ah! devoient-ils, des soins si tendres et si doux,
Etre jamais remplis par d'autres que par vous ?
Mais l'éclat des grandeurs vous a tourné la tête,
Et vous ne rêvez plus que spectacle, que fête;
Oubliant vos amis et vos pauvres parens,
Vous semblez ne pouvoir vivre qu'avec les grands,
Et vous croiriez, sans doute, imiter le vulgaire
Si vous vous rappeliez que vous avez un père.

Mad. DALAINVILLE.

Ah! cruel, achevez de déchirer mon cœur!

DERVIÈRE.

Il faudroit lui parler avec plus de douceur.

Mad. DALAINVILLE.

A cet affreux discours faut-il que je réponde?
O ciel! vous m'accusez de trop aimer le monde!
Vous osez m'accabler d'un injuste courroux,
Et rejeter sur moi des torts qui sont à vous!
Abandonner mon père! ah! ce mot seul m'accable:
D'une action si noire on me croiroit coupable!

Moi qui le chéris tant! moi qui, même aujourd'hui,
Recommandois encor que l'on veillât sur lui!

DALAINVILLE, *à sa femme.*

Allons, c'en est assez: rentrez, ma chère amie;
C'est depuis trop long-temps laisser la compagnie.
Si vous n'êtes point là, qui fera les honneurs?

Mad. DALAINVILLE.

Grands dieux! en ce moment!.....

DALAINVILLE.*

Vous voilà tout en pleurs.
Eh! que va-t-on penser? y songez-vous, Madame?

Mad. DALAINVILLE.

Quoi, d'un trait si cruel vous déchirez mon ame,
Et vous m'osez parler de fête, de plaisir!

DALAINVILLE.

Madame, quelquefois, il faut savoir souffrir.
Allons, rentrez, vous dis-je, et soyez sans alarmes;
Je vous suivrai bientôt: essuyez donc vos larmes;
C'est fort essentiel, je vous en avertis:
Ceux qui dînent chez moi ne sont pas mes amis.

Mad. DALAINVILLE.

Dieu! faut-il s'imposer cette horrible contrainte,
Quand mon père, peut-être!.....

AMÉLIE.

Ah! n'ayez point de crainte:
J'ai vu plus d'une fois éclater son courroux;
Mais il n'a jamais dit un seul mot contre vous.
Vous paroissez souffrir; permettez-moi, Madame,
De ne vous point quitter.

(*Elles sortent toutes deux.*)

* Amélie, Mad. Dalainville, Dalainville, Dervière.

SCÈNE VIII.

DALAINVILLE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Elle a la plus belle ame,
Le meilleur naturel : on s'en aperçoit bien,
J'ai su former son cœur à l'image du mien.

DALAINVILLE.

Lafleur ne revient pas, et mon impatience....
Sa réponse est pour nous d'une grande importance.

DERVIÈRE.

Eh! du vieillard je vois venir le protégé;
Nous l'avons, entre nous, un peu trop négligé;
Il faut lui faire accueil.

SCÈNE IX.

DALAINVILLE, DERVIÈRE, CHARLES.

DERVIÈRE.

C'est vous, mon ami Charle.

CHARLES.

Ah! Monsieur, pardonnez....

DALAINVILLE.

Il faut que je vous parle.
Tout en rentrant, mon cher, je me suis empressé
De lire le placet que vous m'avez laissé;
Mais vos titres sont clairs, vos droits incontestables.

DERVIÈRE.

Oh! vous n'emploirez pas de sujets plus capables.

CHARLES.

Vous avez lu, Monsieur?....

DALAINVILLE.

Avec le plus grand soin.

DERVIÈRE.

Je puis vous l'assurer, car j'en étois témoin.

CHARLES.

Ah!

DALAINVILLE.

Vous n'êtes point fait pour une place obscure;
Je vous destine un poste important.

DERVIÈRE.

Je vous jure
Qu'on peut le lui donner, il le remplira bien.
Nul mérite, Monsieur, n'est comparable au sien;
Je le disois encor ce matin à ma fille :
Ce jeune homme doit faire honneur à la famille.

DALAINVILLE.

Sous ma protection aujourd'hui je le prends.

DERVIÈRE.

C'est que nous n'avons pas de plus proches parens.

CHARLES.

Tant de bonté, Messieurs, me confond et m'accable;
Mais à qui, s'il vous plaît, en suis-je redevable?
Monsieur Dupré, sans doute.....

DALAINVILLE.

Eh, mais...

CHARLES.

Oui, je le voi,
Car il m'avoit promis de vous parler pour moi,

Et je cours l'assurer combien je suis sensible.

DERVIÈRE.

Attendez un moment, cela n'est pas possible :
Il n'est point à l'hôtel.

DALAINVILLE.

Et comme son retour
Pourroit se différer jusqu'à la fin du jour,
Restez ici, mon cher, vous y pourrez l'attendre :
Passez dans le salon.

CHARLES.

Eh mais, je viens d'apprendre
Que vous avez du monde ; et, n'étant pas prié,
Je crains...

DALAINVILLE.

Les malheureux ! Ils vous ont oublié.

CHARLES.

Ah ! je ne prétends pas....

DALAINVILLE.

Ils n'en font jamais d'autre :
A la tête des noms, j'ai pourtant mis le vôtre.

DERVIÈRE, *à Dalainville.*

Je vois venir Lafleur.

(*A Charles.*)

Je conçois leur raison :
On n'invite jamais l'ami de la maison.

CHARLES.

Ah ! Messieurs, soyez sûrs de ma reconnoissance ;
Elle est au moins égale à votre bienveillance.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LAFLEUR, DALAINVILLE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Lafleur, voyons?

LAFLEUR.

Nous voilà revenus.
Cette fois-ci, du moins, il nous a bien reçus;
Il n'a point fait de geste.

DERVIÈRE.

Ah! ma joie est extrême.

DALAINVILLE.

Dis-moi, le verrons-nous?

LAFLEUR.

Oui, le voilà lui-même.

SCÈNE XI.

DALAINVILLE, FRÉMONT, DERVIÈRE.

DERVIÈRE, *saluant.*

Eh quoi, c'est vous, Monsieur! nous avons bien l'honneur...

FRÉMONT.

Oui, Messieurs, me voilà; très-humble serviteur.

DALAINVILLE.

C'étoit notre dessein de vous faire visite,
Et nous sommes fâchés.....

FRÉMONT.

Expliquez-vous bien vite,
Messieurs, je suis pressé.

DALAINVILLE.

Monsieur...

FRÉMONT.

Point de façon;
En quatre mots, à quoi puis-je vous être bon?
Et surtout soyez brefs.

DERVIÈRE.

Ah, Dieu! quel caractère!
Vous paroissez très bien avec notre beau-père.

FRÉMONT.

Oui; c'est mon vieil ami.

DERVIÈRE.

De tristes différens
Divisent en ce jour le père et les enfans.

FRÉMONT.

Je le sais.

DALAINVILLE.

Avec nous dès long-temps il habite,
Et, sans nous prévenir, soudain il prend la fuite.

DERVIÈRE.

Il fait plus: dans Paris il veut faire un éclat
Contre des fils soumis, respectueux...

FRÉMONT.

L'ingrat!
Et c'est précisément cela qui vous afflige?

DERVIÈRE.

Un intérêt plus tendre aujourd'hui nous dirige:
Hélas! ses enfans seuls peuvent en prendre soin.

FRÉMONT.

Détrompez-vous, Messieurs, il n'en a pas besoin.

DALAINVILLE.

Que dites-vous?

FRÉMONT.

Sans être au sein de l'opulence,
Il ne se trouve plus dans votre dépendance.
Le bon homme a donné les biens qu'il possédait;
Mais de son porte-feuille il ne s'est point défait.

DERVIÈRE.

Comment?

FRÉMONT.

Ce que je dis a l'air de vous surprendre.

DALAINVILLE.

C'est que nous ignorions...

FRÉMONT.

Je vais donc vous l'apprendre:
L'an dernier votre père en beaux écus sonnans
Fit déposer chez moi deux cent vingt mille francs.

DERVIÈRE.

Deux cent vingt mille francs!

FRÉMONT.

Ainsi qu'un honnête homme,
Dans mon commerce alors je fis valoir la somme
Je devois ma fortune à sa vieille amitié;
J'ai dû dans mes profits le mettre de moitié.
Nous avons, grâce au ciel, fait d'heureuses affaires:
J'ai couvert l'Océan de mes nombreux corsaires,
Et messieurs les Anglais, malgré tous leurs vaisseaux,
Ont, en moins de six mois, triplé nos capitaux.
De votre père enfin je reçois un message:
Justement à Paris j'allois faire un voyage;
Je pars, il étoit temps. Quand je suis arrivé,
J'ai trouvé mon ami logé sur le pavé.

DALAINVILLE.

Le croyez-vous?

FRÉMONT.

O ciel! n'avez-vous pas de honte?

DALAINVILLE.

C'est nous juger, Monsieur, d'une manière prompte.

FRÉMONT.

Lui, qui de tous ses biens s'est dépouillé pour vous:
C'est une horreur!

DALAINVILLE.

Eh! mais, Monsieur, écoutez-nous:
D'un mauvais procédé nous sommes incapables.

DERVIÈRE.

Nous sommes innocens.

FRÉMONT.

Non: vous êtes coupables.

DALAINVILLE.

Daignez, un seul instant, nous entendre.

FRÉMONT.

A quoi bon?
Vous auriez toujours tort, quand vous auriez raison.

DALAINVILLE.

Mais, s'il vous plaît, Monsieur, quel est donc notre crime?

FRÉMONT.

Oui, crime est fort bien dit: car ce mot seul exprime
Tout ce qu'a d'odieux votre façon d'agir;
Et, puisque vous pouvez m'entendre sans rougir,
En peu de mots, Messieurs, je vais vous satisfaire,
Et vous dire comment vous traitiez votre père:

Jamais de soins, d'égards, pas le moindre intérêt;
Il n'avoit de repos que lorsqu'on l'oubliait :
Venoit-il en tremblant demander une grâce ?
Il sembloit que ce fût le comble de l'audace:
Osoit-il exprimer le plus foible desir?
Tous vos gens s'appliquoient à lui désobéir.

DALAINVILLE.

Ah ! c'est sans mon aveu qu'ils ont pu méconnoître....

FRÉMONT.

Ils n'insultent point ceux que respecte leur maître.

DERVIÈRE.

Sur moi, je le vois bien, vous êtes dans l'erreur;
Mais lisez mes écrits, vous connoîtrez mon cœur.

FRÉMONT.

Eh ! vos écrits, Monsieur, ne font vivre personne :
Le plus beau des discours ne vaut pas une aumône;
Et quand un malheureux vient vous tendre la main,
Laissez là vos écrits et donnez-lui du pain.

DALAINVILLE.

Il nous faut un appui, daignez être le nôtre.

FRÉMONT.

Ah ! vous pouvez fixer votre choix sur un autre :
Moi, vous servir d'appui ! vous me connoissez mal.

DALAINVILLE.

Pardonnez-moi, Monsieur, vous êtes franc, loyal;
Cet air vrai, sans façon, me plaît et m'intéresse :
Oui, j'aime en vous, Monsieur, jusqu'à votre rudesse.
Pour les défauts d'autrui vous n'êtes point flatteur;
Mais, j'en suis convaincu, vous avez un bon cœur.

FRÉMONT, *à part.*

Il cherche à me gagner ; morbleu, tenons-nous ferme.

DALAINVILLE.

A nos divisions vous pouvez mettre un terme :
Je ne parlerai plus de tous nos différends ;
Nous avons eu des torts : ils sont plus ou moins grands ;
Mais à les réparer je suis prêt pour mon compte,
Sans en être empêché par l'orgueil, par la honte.
Portez à votre ami ces paroles de paix.
Déposez à ses pieds nos vœux et nos regrets.
Ah ! vous l'accepterez ce noble ministère !
Vous réconcilîrez les enfans et le père.
Réunir des parens est un bonheur si doux !
Ne le refusez pas ; il est digne de vous.

FRÉMONT.

Vous parlez à merveille, et j'aime à vous entendre ;
Mais, encore une fois, je ne puis vous défendre.

DERVIÈRE.

Eh bien, je cours moi-même.....

FRÉMONT.

A quoi bon vous presser ?
D'une pareille ardeur que pourra-t-il penser ?
Il va croire, à coup sûr, que toutes vos caresses
Ont pour unique but d'obtenir ses richesses,
Et que, peu satisfait d'avoir eu beaucoup d'or,
Vous revenez chez lui pour en avoir encor.

DERVIÈRE.

Pourroit-il soupçonner ?.....

DALAINVILLE.

Tout ce que j'appréhende,
C'est que dans le public ce bruit ne se répande ;

Non qu'il puisse m'atteindre: il suffit de mon nom
Pour me mettre à l'abri du plus léger soupçon;
Mais d'un éclat toujours il faut craindre la suite,
Et sans le redouter l'honnête homme l'évite.

FRÉMONT.

Oui, je vous entends bien, il vous compromettrait.

DERVIÈRE.

De votre ami, tâchez d'obtenir le secret.

FRÉMONT.

Vous prétendez forcer votre père au silence?
La plainte est aujourd'hui son unique vengeance.

DERVIÈRE.

Elle n'entre jamais dans les cœurs délicats.

FRÉMONT.

Elle doit sans pitié poursuivre les ingrats:
Non seulement alors elle devient permise;
Mais c'est presqu'un devoir, et le ciel l'autorise.
Il n'a fait que trop tard éclater son courroux;
D'un mot il vous eût fait tomber à ses genoux.
Ah! j'aurois bien voulu me trouver à sa place:
Je vous aurois contraints à me demander grâce.
La douleur sur le front traversant tout Paris,
J'aurois de toute part fait retentir mes cris.
Oui, brûlant du desir de venger mon outrage,
Je me serois exprès mis sur votre passage;
Et lorsque vous auriez, du haut d'un char brillant,
Promené sur le peuple un regard insolent:
« Voyez, aurois-je dit, son faste et ma misère;
» Cet homme tout-puissant, c'est moi qui suis son père! »

DERVIÈRE.

Nous nous adressions mal, je m'en étois douté:
Cet homme-là n'a point de sensibilité.

SCÈNE XII.

CHARLES, DALAINVILLE, FRÉMONT, DERVIÈRE.

CHARLES, *accourant, à Dalainville.*

Je vous cherche, Monsieur, hâtez-vous, le temps presse ;
Je viens de votre cœur alarmer la tendresse :
Madame est au plus mal.

DALAINVILLE.

Vous me faites frémir.

CHARLES.

Au nom du ciel, Monsieur, venez la secourir.

DALAINVILLE.

Dieux !

CHARLES.

A peine elle avoit rejoint la compagnie,
Que soudain on la voit tomber évanouie.
De tout le monde alors vous devinez l'effroi ;
Chacun monte en voiture et retourne chez soi.

DALAINVILLE.

Que va penser le monde ? Ah ! je cours auprès d'elle.

SCÈNE XIII.

CHARLES, DALAINVILLE, FRÉMONT, DERVIÈRE, LAFLEUR.

LAFLEUR, *à Dalainville.*

Le ministre, Monsieur, près de lui vous appelle ;
Il faut qu'à son hôtel vous alliez à l'instant :
C'est, dit son envoyé, pour un objet pressant.

DALAINVILLE.

Le ministre, grands dieux! sauroit-il l'aventure?
Ma femme!

(*A Charles.*)

Ayez soin d'elle.... Eh, vite, ma voiture.

LAFLEUR.

Elle est prête.

DALAINVILLE, *à Dervière.*

Monsieur, volez à son secours,
Je reviens à l'instant.

DERVIÈRE.

Comptez sur moi, j'y cours.

SCÈNE XIV.

FRÉMONT, *seul.*

Comment, pour le ministre il laisse là sa femme!
Voilà l'ambition! Quelle conduite infâme!
Mais allons sans retard rejoindre mon ami:
Il a dans ses projets besoin d'être affermi.
Ah! Messieurs, je connois enfin votre morale:
Vous avez peur du bruit, vous craignez le scandale...
Eh bien, c'est moi qui vais proclamer vos exploits;
Tout Paris contre vous va crier à la fois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène se passe dans l'hôtel de Dupré.

SCÈNE I^RE.

COMTOIS *seul, assis dans un fauteuil.*

Ah ! dans cette maison, mon Dieu, que je suis bien !
Bonne chère, bon gîte ; on n'y manque de rien.
Hier ma nourriture étoit fort exiguë ;
Je logeois en plein air, et couchois dans la rue ;
Il falloit à servir passer la nuit, le jour,
Aujourd'hui l'on me sert, je commande à mon tour ;
Dans un large fauteuil mollement je repose :
Un peu d'or a produit cette métamorphose.
Un autre, j'en suis sûr, deviendroit insolent ;
Eh bien, je ne suis pas plus fier qu'auparavant.
Oui, je suis au-dessus de pareilles foiblesses,
Et du Pérou j'aurois à moi seul les richesses,
Qu'on ne me trouveroit ni plus fier, ni plus vain :
Ce que j'étois hier je le serai demain.
Oubliant le passé, sans humeur, sans rancune,
Je saurai doucement jouir de ma fortune :
Jamais de vanité, jamais le moindre ton ;
En un mot, je serai toujours un bon garçon.

SCÈNE II.

DUPRÉ, COMTOIS.

DUPRÉ.

Ah! te voilà, Comtois? A la fin je respire.
A tous les complimens je ne saurois suffire :
Les mauvais procédés ont fait place aux douceurs;
J'échappe à des ingrats pour trouver des flatteurs.

COMTOIS.

Que voulez-vous, Monsieur; c'est aussi mon histoire.

DUPRÉ.

Comment donc?

COMTOIS.

Oui, sans doute; et c'est facile à croire:
Lorsqu'on vous maltraitoit, moi j'étois repoussé;
Aujourd'hui l'on vous flatte, et je suis caressé.
Eh! Monsieur, c'est d'ailleurs une coutume ancienne:
Quand le maître a sa cour, le valet a la sienne.

DUPRÉ.

Frémont ne revient pas; je voudrois sans retard
Savoir de lui l'effet qu'a produit mon départ.

COMTOIS.

Vos gendres ont dû faire une sotte figure;
Il me semble les voir.

DUPRÉ.

Ah! Comtois, je le jure,
Mon cœur à ces ingrats est fermé pour jamais:
Je ne veux plus les voir.

COMTOIS.

Et moi je gagerois

Que vous pardonnerez en voyant leurs alarmes.
Est-ce que vous savez résister à des larmes?

DUPRÉ.

Ils ne parviendront point à fléchir mon courroux,
Et c'est un mur d'airain qui s'élève entre nous.
Pourtant il m'est cruel de quitter Amélie.

COMTOIS.

Ah! je le crois, Monsieur; c'est votre bonne amie.

DUPRÉ.

Chère enfant! Elle seule a charmé ma douleur.
Ah! puissé-je bientôt la presser sur mon cœur!
Va la chercher, Comtois.

COMTOIS.

Oui, j'y cours, mon cher maître

SCÈNE III.

CHARLES, Mad. DALAINVILLE *dans le fond*, DUPRÉ, COMTOIS.

CHARLES, *à Mad. Dalainville.*

Approchez.

Mad. DALAINVILLE.

Devant lui je tremble de paroître.

CHARLES.

Pourquoi? Ne craignez rien.

DUPRÉ, *à Comtois.*

Dis-lui que je l'attends.

COMTOIS.

Oui, Monsieur.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Mad. DALAINVILLE, DUPRÉ, CHARLES.

DUPRÉ.

Délaissé par de cruels parens,
Du moins elle me reste ; et, loin de ma famille,
Pour consolation j'aurai toujours ma fille.

Mad. DALAINVILLE, *s'approchant.*

Qu'ai-je entendu, grands dieux !

DUPRÉ.

Quoi, Madame, c'est vous ?

Mad. DALAINVILLE.

Oui, mon père, je viens embrasser vos genoux :
Vous n'oubliez donc point votre fille chérie ?
Ah ! j'ai tout entendu.

DUPRÉ.

Je parlois d'Amélie ;
Elle semble aujourd'hui s'éloigner de mes yeux :
Elle étoit toujours là quand j'étois malheureux.

Mad. DALAINVILLE.

Quel reproche cruel ! à peine je respire.

DUPRÉ, *à Charles.*

Mon ami, la fortune a daigné me sourire.
Tu n'auras plus besoin de secours, ni d'emploi ;
A dater d'aujourd'hui tu logeras chez moi :
Je ne t'offrirai point l'éclat de l'opulence ;
Mais, jouissant ici d'une modeste aisance,
Tu n'iras plus des grands fatiguer la pitié,
Et tu vivras paisible au sein de l'amitié.

CHARLES.

Ah! mon sort désormais sera digne d'envie,
Et vous pouvez compter.....

DUPRÉ.

On vient : c'est Amélie,
Je ne me trompe point.

SCENE V.

COMTOIS, Mad. DALAINVILLE, AMÉLIE DUPRÉ, CHARLES.

COMTOIS.

Oui, Monsieur, la voici;
Je l'ai trouvée en route, elle venoit ici.

DUPRÉ, *l'embrassant.*

Ah! combien pour mon cœur ce moment a de charmes!
Chère enfant!

AMÉLIE.

Juste ciel! je vois couler vos larmes?

DUPRÉ.

Oui, mais ce ne sont plus des larmes de douleur;
Celles que je répands sont pleines de douceur.
La voilà près de moi, la fille qui m'est chère;
Elle n'a point rougi de son malheureux père;
Elle alloit au-devant de ses moindres desirs:
L'aimer, le consoler, étoient tous ses plaisirs.

Mad. DALAINVILLE.

Que je souffre, grands dieux!

AMÉLIE.

Nous pensions tous de même.

Tout ce qui vous entoure également vous aime.

DUPRÉ, *prenant la main de Charles et d'Amélie.*

De mon amour aussi soyez bien convaincus.

AMÉLIE, *prenant la main de Mad. Dalainville.*

C'est à qui de nous trois vous chérira le plus.
(*A Mad. Dalainville.*)
N'est-il pas vrai?

Mad. DALAINVILLE.

Sans doute. Oh! mon aimable nièce,
Que mon cœur est touché de ta délicatesse!
Quoi! mon père, est-il vrai, j'ai pu vous affliger?
Ecoutez-moi du moins avant de me juger.
A vous-même aujourd'hui votre fille en appelle;
Hélas! je fus légère et non pas criminelle.
Des grandeurs, j'en conviens, l'attrait pernicieux,
La vanité, l'orgueil ont ébloui mes yeux;
Mais leurs séductions n'ont jamais, je vous jure,
Etouffé dans mon cœur la voix de la nature.

AMÉLIE.

Embrassez-la donc vite, elle est digne de vous;
Ne croyez-vous pas voir ma mère à vos genoux?

DUPRÉ.

Ta mère!... C'en est fait, d'un mot tu me désarmes.
Mes chers enfans....

(*Il presse tendrement Amélie et Mad. Dalainville dans ses bras.*)

SCÈNE VI.

CHARLES, Mad. DALAINVILLE, DUPRÉ, AMÉLIE, FRÉMONT, COMTOIS.

FRÉMONT.

Que vois-je? on verse ici des larmes!
(bas à Dupré.)
Il faut que je vous parle.

AMÉLIE, *à part.*

Ah, Dieu, quel air méchant!

DUPRÉ.

Passez tous, s'il vous plaît, dans cet appartement;
Je vous suivrai bientôt.

Mad. DALAINVILLE.

O le meilleur des pères!

SCÈNE VII.

DUPRÉ, FRÉMONT.

FRÉMONT.

Je viens vous informer de l'état des affaires.

DUPRÉ.

Mes gendres.....

FRÉMONT.

Tout va bien: je les ai vus tous deux;
Votre départ produit un effet merveilleux.
Ils ne savent déjà que faire, que résoudre;
Ils sont anéantis : c'est un vrai coup de foudre.

DUPRÉ.

O ciel! le repentir a-t-il touché leur cœur?

FRÉMONT.

Ils ne sont, jusqu'ici, sensibles qu'à la peur :
Leur réputation se trouve menacée ;
Et cette opinion, qu'ils ont tant caressée,
Ils sentent qu'elle va bientôt leur échapper,
Et qu'étant éclairée, elle doit les frapper.
Ainsi, nous voilà donc au fort de la tempête.
C'est ici, cher Dupré, qu'il vous faut de la tête.
Ils vont auprès de vous faire agir leurs amis ;
Eux-mêmes, j'en suis sûr, de l'air le plus soumis
Viendront vous protester de leur délicatesse ;
Ils vous entretiendront de respects, de tendresse :
Vous les connoissez bien, ce sont de beaux parleurs.
Eh! que sais-je? peut-être ils verseront des pleurs ;
Car il n'est point d'effort qui leur soit impossible :
Et les ambitieux ont le cœur si sensible !...
N'allez pas vous laisser prendre à tous leurs discours ;
Il faut que la raison vienne à votre secours.
Vous fûtes outragé, montrez du caractère ;
Soyez juge aujourd'hui, demain vous serez père.

DUPRÉ.

Ami, rassurez-vous : c'est un cruel moment ;
Mais j'aurai du courage, et vous serez content.

SCÈNE VIII.

COMTOIS, DUPRÉ, FRÉMONT.

FRÉMONT.

Que nous veux-tu, Comtois?

COMTOIS.

C'est monsieur Dalainville.

FRÉMONT.

Que vous avois-je dit? Ah! c'est un homme habile!

COMTOIS.

Faut-il le recevoir?

DUPRÉ.

Demande-lui pourquoi,
Sans ma permission, il s'introduit chez moi?
Et dis-lui que s'il ose enfreindre ma défense,
Je saurai bien alors punir son iusolence.

FRÉMONT.

Je n'aurois pas mieux dit; fort bien; parfaitement.
(*A Comtois.*)
Tu seras, mon ami, chargé du compliment.

COMTOIS.

Les choses, mot pour mot, lui vont être redites.

FRÉMONT.

Ah! ah! nous vous tenons, messieurs les hypocrites:
Vous n'êtes point au bout. Sortons, mon cher ami,
Tu nous avertiras quand il sera parti.
(*Ils entrent dans une pièce voisine.*)

SCÈNE IX.

COMTOIS, DALAINVILLE, *très agité.*

DALAINVILLE.

Ah! Comtois, mon ami, fais-moi voir mon beau-père.

COMTOIS.

Monsieur...Comment lui dire?.. Ah! mon Dieu, j'ai beau faire...
Apprenez.....

DALAINVILLE.

Que dis-tu?

COMTOIS, *à part.*

Je ne pourrai jamais;
Je suis vraiment moins dur que je ne le croyais.
(*Haut.*)
Cela n'est pas possible.

DALAINVILLE.

Eh, quoi! tu me refuses?
Mais, à propos, mes gens t'ont-ils fait des excuses?

COMTOIS.

Oui, Monsieur; ils se sont si fort humiliés,
Qu'ils se seroient, je crois, prosternés à mes pieds.

DALAINVILLE.

Mon beau-père.....

COMTOIS.

Est sorti.

DALAINVILLE.

Comtois, tu m'en imposes.

COMTOIS.

Monsieur.....

DALAINVILLE.

Va l'avertir. Crois que c'est pour des choses
Du plus grand intérêt que je veux lui parler.

COMTOIS.

Je n'ose pas, Monsieur; je crains de le troubler:
Il est à travailler avec ses gens d'affaires.
Sa porte est défendue.

DALAINVILLE.

Ah! tu me désespères.

COMTOIS.

Quand vous vous enfermez, va-t-on vous déranger?

DALAINVILLE.

Je me trouve, Comtois, dans le plus grand danger
Si je ne le vois point. Va donc, je t'en supplie !

COMTOIS.

Allons, il le faut bien.
(*Dalainville veut lui mettre une bourse dans la main.*)
Ah ! Monsieur m'humilie !

SCÈNE X.

DALAINVILLE, *seul.*

A quel rôle pénible, ô ciel ! suis-je réduit !
Cette fâcheuse affaire a déjà fait du bruit.
On en parle à la cour ; si cela continue,
De tout Paris, ce soir, elle sera connue.
Ne perdons point de temps, le pas est délicat,
Je ne puis m'en tirer que par un coup d'éclat.
Je me verrois ravir le prix de mes services,
Et perdrois en un jour quinze ans de sacrifices ?
Dans quel moment encor ? Lorsqu'un insigne honneur
Alloit m'environner de gloire et de splendeur :
Et je pourrois tomber au bout de la carrière ?
Non, l'espoir me soutient, parlons à mon beau-père.
Il n'est aucun effort qui doive me coûter ;
On a tout des vieillards quand on sait les flatter :
Invoquons tour à tour sa bonté, sa justice ;
Il y va de ma gloire, il faut qu'il s'attendrisse.

SCÈNE XI.

DERVIÈRE, DALAINVILLE.

DALAINVILLE.

Mon beau-frère..... Charmé de vous voir en ces lieux;
Dites-moi, s'il vous plaît, ma femme est-elle mieux?

DERVIÈRE.

Très bien. Quelle nouvelle? Est-il de l'espérance?

DALAINVILLE.

Eh! non, les choses vont au plus mal.

DERVIÈRE.

Patience:
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.

DALAINVILLE.

Je suis au désespoir! Le ministre sait tout.
« Le bruit court, m'a-t-il dit, de l'air le plus sévère,
» Que vous agissez mal avec votre beau-père;
» Que, tenant tous vos biens de ses dons généreux,
» Vous avez eu pour lui des procédés affreux;
» Et que votre conduite insultante et cruelle
» L'a forcé de quitter la maison paternelle. »

DERVIÈRE.

Est-il possible? ô ciel!

DALAINVILLE.

« Mais, a-t-il ajouté,
» Je crois qu'on ne m'a point appris la vérité.
» En effet, je sais trop que par la calomnie
» La vertu la plus pure est quelquefois ternie,

» Et que l'homme public entouré de jaloux
» Est moins qu'un autre encore à l'abri de ses coups.
» Aussi sur un tel fait j'ai voulu vous entendre;
» Le mal, vous le savez, est prompt à se répandre:
» Justifiez-vous donc dans le premier moment.
» Vous alliez obtenir le sort le plus brillant. »

DERVIÈRE.

Grands dieux!

DALAINVILLE.

« Vous le savez, il vaque un ministère;
» La place étoit à vous. »

DERVIÈRE.

Oh, le maudit beau-père!

DALAINVILLE.

« Mais n'ayez point l'espoir d'arriver parmi nous,
» Tant qu'un pareil soupçon pourra planer sur vous.
» L'opinion est tout: on seroit sans excuse
» Si l'on récompensoit les hommes qu'elle accuse;
» Sans l'estime d'autrui l'on ne fait aucun bien:
» Il faut qu'un magistrat soit un bon citoyen. »
Alors j'ai tout nié, comme vous pouvez croire;
Je me suis beaucoup plaint d'une trame si noire.

DERVIÈRE.

C'est fort bien.

DALAINVILLE.

Le ministre a paru satisfait:
« Vous aurez, m'a-t-il dit, un triomphe complet.
» Bientôt votre innocence au grand jour va paroître;
» L'outrage fut public, le démenti doit l'être.
» Je puis heureusement vous servir en ce jour,
» J'aurai chez moi, ce soir, et la ville, et la cour;

» Ma proposition à coup sûr va vous plaire :
» Paroissez-y vous-même avec votre beau-père. »

DERVIÈRE.

Qu'avez-vous dit alors ?

DALAINVILLE.

Eh ! j'ai promis, vraiment,
Et je viens en ces lieux pour le chercher.

DERVIÈRE.

Comment ?
Y consentira-t-il ?...

DALAINVILLE.

Je crains.....

DERVIÈRE.

Et moi j'espère.
Il faut bien qu'il y vienne, ou c'est un mauvais père.

DALAINVILLE.

Au reste, unissez-vous à moi pour le fléchir :
Un intérêt commun tous deux doit nous unir.

DERVIÈRE.

Eh ! mais.....

DALAINVILLE.

Du sort de l'un dépend celui de l'autre ;
Ma place m'échappant, vous n'avez pas la vôtre.

DERVIÈRE.

Je connois le vieillard, nous saurons le gagner.
Chez le ministre aussi je veux l'accompagner.

DALAINVILLE.

A quoi bon ?

DERVIÈRE.

Mes succès arment la malveillance :
Je veux, ainsi que vous, la réduire au silence.

Tout à l'heure je viens, comme vous le savez,
De lire mon rapport sur les enfans trouvés.
D'une voix unanime on m'a rendu justice;
Mais un collègue alors m'a dit avec malice:
« Il existe, à coup sûr, de barbares parens,
» Qui, sans nulle pitié, délaissent leurs enfans;
» Mais n'est-il point aussi quelques enfans coupables,
» Délaissant à leur tour des parens vénérables ?
» Ceux-ci méritent bien que l'on pense à leur sort.
» Vous pourriez, sur ce point, faire un nouveau rapport. »

DALAINVILLE.

Il est clair qu'on sait tout.

DERVIÈRE.

J'ai senti l'apostrophe;
Mais je me suis conduit comme un vrai philosophe:
Je n'ai pas répondu.

DALAINVILLE.

Dieu! le temps presse, entrons;
Car nous sommes perdus si nous délibérons.

(*Ils vont pour entrer dans l'appartement de Dupré; celui-ci paroît.*)

SCÈNE XII.

DERVIÈRE, DUPRÉ, DALAINVILLE.

DUPRÉ.

Que voulez-vous de moi? Je n'ai rien à vous dire;
De mes intentions je vous ai fait instruire.
Je ne souffrirai point que l'on me brave ici:
Je ne suis plus chez vous, je veux être obéi.

DALAINVILLE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux! ce mépris nous accable.

DERVIÈRE.

Daignez jeter sur nous un regard favorable;
Votre courroux remplit nos cœurs d'affliction.

DUPRÉ.

Epargnez-moi, de grâce, une explication;
Elle est, en ce moment, tout-à-fait inutile:
A peine je commence à devenir tranquille;
Ne m'exposez donc pas à des tourmens nouveaux:
Vous le savez, Messieurs, j'ai besoin de repos.

DALAINVILLE.

Ah! juste ciel! nos torts sont-ils irréparables?

DERVIÈRE.

Laissez-nous dire au moins que nous sommes coupables.

DALAINVILLE.

A m'entendre un instant veuillez bien consentir.

DERVIÈRE.

Je ne veux vous parler que de mon repentir.

DUPRÉ.

Votre démarche ici n'a rien qui me surprenne;
Je connois la raison qui tous deux vous amène:
Le repentir, chez moi, n'a point guidé vos pas.

DERVIÈRE.

Et quel motif?

DUPRÉ.

La peur de passer pour ingrats.
De la vertu cessez de tenir le langage,
Vous n'avez jamais eu que le manteau du sage;
Il tombe: et vous tremblez de vous montrer à nud;
Mais il étoit bien temps enfin qu'on vous connût.

DALAINVILLE.

Nous sommes, en tout point, prêts à vous satisfaire.

DERVIÈRE.

Nous mettrons désormais tous nos soins à vous plaire :
Revenez avec nous, vous verrez.

DUPRÉ.

Revenir !...
On a pu m'outrager, mais jamais m'avilir.
Il faut que vous comptiez beaucoup sur ma foiblesse.

DERVIÈRE.

Non : mais de votre cœur je connois la tendresse.

DUPRÉ.

Quand j'ai dû me porter à cette extrémité,
Croyez-vous donc, ingrats, qu'il m'en ait peu coûté ?
Mais vous avez enfin fatigué mon courage ;
Que dis-je ? mon départ est votre propre ouvrage :
A force de mépris vous m'avez repoussé ;
C'est, en un mot, Messieurs, vous qui m'avez chassé.

DALAINVILLE.

Eh ! ne suis-je donc plus l'époux de votre fille ?

DUPRÉ.

Je dois un grand exemple aux pères de famille.

DERVIÈRE.

O ciel ! qui prendra soin de vous sur vos vieux jours ?...

DUPRÉ.

A vous, soyez-en sûr, je n'aurai pas recours.
Autant que vous croyez, mon sort n'est point funeste ;
Je puis me faire honneur avec ce qui me reste :
J'aurai beaucoup d'amis, si tel est mon plaisir ;
(*Regardant Dalainville.*)
Ceux qui me recevront n'auront point à rougir.

DALAINVILLE.

Est-ce à moi, juste ciel ! que ce discours s'adresse ?

Qui? moi! rougir de vous? quelle coupable ivresse
Auroit donc à ce point égaré mes esprits?
Je ne me plaindrois pas alors de vos mépris;
Mais il est un moyen de me mettre à l'épreuve:
De mon respect pour vous je vous offre la preuve;
Justement le ministre a grand cercle aujourd'hui,
Et tout Paris, ce soir, doit se rendre chez lui:
Si vous le permettez, je vais vous y conduire.

DERVIÈRE.

J'espère qu'à cela vous n'avez rien à dire.

DALAINVILLE.

Ah! combien pour mon cœur ce moment seroit doux!
Je serois vraiment fier d'y paroître avec vous.

DUPRÉ.

Cela vous seroit donc bien utile?

DERVIÈRE.

Sans doute.
Mais il est déjà tard, il faut nous mettre en route.

DUPRÉ.

Ah! vous êtes aussi de la réunion?

DERVIÈRE.

De vous accompagner c'est une occasion.

DUPRÉ.

A vos désirs, Messieurs, je ne vois qu'un obstacle;
C'est que je ne veux point me donner en spectacle.
Vous êtes-vous flattés que je fusse un moment
De votre ambition le servile instrument?
Vous avez, je le sens, besoin de ma présence
Pour forcer tout le monde et moi-même au silence;

Car c'est votre dessein. Pouvez-vous le nier ?
Vous ne m'y prendrez pas, le piége est trop grossier.

DALAINVILLE.

Eh bien ! sachez donc tout, je ne veux rien vous taire ;
Cette démarche m'est tout à fait nécessaire :
Venez chez le ministre, ou soyez assuré
Que par votre refus je suis déshonoré.

DERVIÈRE.

Rendez-vous à ses vœux ; un peu de complaisance :
Ce seroit exercer la plus noble vengeance.

DALAINVILLE.

Mon sort est dans vos mains : restez, je suis perdu ;
Daignez faire un seul pas, et l'honneur m'est rendu.
Que dis-je ? cet instant va combler mon attente,
J'occupe aujourd'hui même une place éclatante ;
Je suis ministre enfin : quel beau moment pour vous ;
Mon père, convenez qu'il vous seroit bien doux
De me voir entouré de dignités, de grâces :
Vous verriez tout Paris accourir sur vos traces.
Quel bien vous pourriez faire ! en sentez-vous le prix ?
Je promets pour le coup d'obliger vos amis ;
Je les placerai tous.

DERVIÈRE.

Moi, j'aurai les finances :
Je pourrai contenter toutes vos connoissances.

DALAINVILLE.

Au nom du ciel ! parlez.

DUPRÉ.

Je ne sortirai pas :
Je verrois avec peine honorer des ingrats.
Vous ne seriez nommés que par une injustice ;

Je ne veux point, Messieurs, en être le complice.
Adieu.

DALAINVILLE.

Quoi ! vous partez ?

DERVIÈRE.

De grâce, écoutez-nous.

DUPRÉ.

Laissez-moi.

DALAINVILLE.

Faut-il donc embrasser vos genoux ?

DERVIÈRE.

Cédez au repentir dont mon ame est remplie.

(Ils se jettent tous deux à ses pieds.)

DUPRÉ.

Ce n'est pas le remords, c'est l'orgueil qui supplie.

DALAINVILLE.

Quoi ! ne suis-je donc point assez humilié ?

DERVIÈRE.

Laissez-vous attendrir.

DUPRÉ, *sortant.*

Vous me faites pitié.

SCENE XIII.

DERVIÈRE, DALAINVILLE.

DALAINVILLE.

Dieu ! peut-on à ce point me prodiguer l'outrage ?
J'étouffe, je le sens, de fureur et de rage.

DERVIÈRE.

Moi, je dois l'avouer, j'en suis presque honteux.

Comme il nous a traités! ah! vraiment, c'est affreux!

DALAINVILLE.

Peut-on pousser plus loin la haine et la vengeance?

DERVIÈRE.

Ah! son cœur n'a jamais connu la bienfaisance!

DALAINVILLE.

De nous passer de lui, s'il étoit un moyen?

DERVIÈRE.

On pourroit le trouver si l'on y songeoit bien.

DALAINVILLE.

L'opinion d'abord peut flotter incertaine;
Mais dans nos intérêts nous la mettrons sans peine.
Sous les meilleurs rapports nos deux noms sont connus.

DERVIÈRE.

Nous avons toujours fait parler de nos vertus.

DALAINVILLE.

Nous avons des amis; ils agiront, j'espère.

DERVIÈRE.

Et d'ailleurs on sait bien ce que c'est qu'un beau-père.

DALAINVILLE.

Sortons de sa maison sans tarder un moment.

DERVIÈRE.

N'y revenons jamais.

DALAINVILLE.

Moi, j'en fais le serment.

DERVIÈRE.

Moi, je le jure aussi.

DALAINVILLE.

Ne perdons pas courage,
Et nous pourrons encor tenir tête à l'orage.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe le lendemain matin.

SCÈNE Ire.

DERVIÈRE, COMTOIS.

COMTOIS.

Vous, Monsieur, si matin : quelle chose étonnante!

DERVIÈRE.

C'est qu'il s'agit, mon cher, d'une affaire importante.
Que fait ton maître?

COMTOIS.

Il dort : personne n'est levé.

DERVIÈRE.

Et l'ami de Bordeaux?

COMTOIS.

Il n'est pas arrivé.

DERVIÈRE.

Que fait-il?

COMTOIS.

Ce qu'il fait? Eh! mais je le suppose,
Dans son appartement le brave homme repose.

DERVIÈRE.

Je voudrois bien le voir.

COMTOIS.

Mais il n'est point ici.

DERVIÈRE.

Comment, il loge en ville ?

COMTOIS.

Oui, Monsieur, Dieu merci :
Nous l'aimons tendrement; mais, quoiqu'il soit des nôtres,
Mon maître ne veut plus loger avec les autres.

(On frappe.)

Je crois qu'on frappe encore ; oui, rien n'est plus certain.
Est-on fou de venir chez les gens si matin ?
Mais on ne vit jamais une chose semblable.

DERVIÈRE.

Si c'étoit mon beau-frère ! Il seroit bien capable
De revenir céans sans m'avoir averti.

COMTOIS.

Oh, non! à pareille heure il n'est jamais sorti.

DERVIÈRE.

Si c'est lui par hasard, il faudra bien lui taire
Que je me trouve ici.

COMTOIS.

Pourquoi donc ce mystère ?

DERVIÈRE.

J'ai de bonnes raisons pour ne point me montrer.
Au nom du ciel, Comtois, ne le fais pas entrer.

COMTOIS.

Pour le chasser, Monsieur, je ferai mon possible.

SCÈNE II.

DERVIÈRE, *seul.*

Aux plus cruels affronts cet homme est insensible.
Et son serment d'hier, l'auroit-il oublié?
Mon beau-père pourtant l'a traité sans pitié :
Du moins en revenant je puis être excusable ;
Car il ne m'a rien dit de trop désagréable.
Ah! faut-il qu'avec moi Dalainville ait paru!
Si j'avois été seul j'aurois tout obtenu.

SCÈNE III.

COMTOIS *accourant*, DERVIÈRE.

COMTOIS.

Vous ne vous trompiez pas, c'est monsieur votre frère.

DERVIÈRE.

Voyez-vous le parjure!

COMTOIS.

Ah! mon Dieu, comment faire?
Je n'ai pu réussir à le mettre dehors.
Il est entré, Monsieur, malgré tous mes efforts.
Mais passez, s'il vous plaît, dans la pièce voisine;
Je vais le renvoyer.

DERVIÈRE.

Fort bien; et s'il s'obstine?

COMTOIS.

Eh! non; dans un instant je le congédirai.

DERVIÈRE.

Il ne me verra pas, et moi, je l'entendrai.

SCÈNE IV.

COMTOIS, DALAINVILLE, DERVIÈRE *dans le cabinet.*

DALAINVILLE.

Eh bien ! Comtois ?

COMTOIS.

Monsieur, cela n'est pas possible ;
Mon maître, ce matin, ne sera pas visible.

DALAINVILLE.

N'importe, rien ne peut m'empêcher de le voir.

COMTOIS.

Mais, Monsieur, je vous dis...

DALAINVILLE.

J'attendrai jusqu'au soir.
De même que son ombre à ses pas je m'attache:
Pour quitter sa maison, il faut qu'on m'en arrache.
Il peut bien me maudire, il peut me détester,
Je ne m'en plaindrai pas ; mais il doit m'écouter.
Depuis qu'il est parti tout me devient contraire ;
Peut-être a-t-on déjà donné mon ministère :
Je puis dire le mien, car il étoit à moi.
Heureux si je parviens à garder mon emploi !
Hier au soir pourtant, j'ai fait, avec adresse,
Excuser mon beau-père.... Oui, mais pour qu'il paroisse,
Faisons tous nos efforts. J'ai promis qu'aujourd'hui
Je me présenterois au ministre avec lui.
Pourra-t-il résister à ma voix suppliante ?

COMTOIS, *à part.*

Comme il est agité !... Sa fièvre le tourmente.

DALAINVILLE.

Pour le déterminer quel moyen employer ?
Je suis prêt, s'il le faut, à tout sacrifier.

SCÈNE V.

FRÉMONT, COMTOIS, DALAINVILLE, DERVIÈRE *toujours dans le cabinet.*

COMTOIS.

Arrivez donc, Monsieur ; ah ! le ciel vous amène.

DALAINVILLE, *s'asseyant.*

Respirons un moment : je me soutiens à peine.

COMTOIS.

Nos gendres sont chez nous arrivés tour-à-tour ;
Ils étoient à la porte avant qu'il ne fît jour.

FRÉMONT.

Eh bien ! que disent-ils ?

COMTOIS.

Ah ! Monsieur, ils gémissent.
Si vous les entendiez ! vraiment ils m'attendrissent.
L'orgueilleux Dalainville est là tout stupéfait ;
Le bienfaisant Dervière est dans ce cabinet.

FRÉMONT.

Comment ?

COMTOIS.

De son beau-frère il a craint la présence ;
Je crois qu'il règne entr'eux fort peu d'intelligence.

FRÉMONT.

Laisse-nous.

(*A part.*)

Ainsi donc les voilà désunis !

COMTOIS, *sortant.*

Il faut leur pardonner, ils sont assez punis.

SCÈNE VI.

FRÉMONT, DALAINVILLE, DERVIÈRE,

(*Pendant cette scène, Dervière entr'ouvre de temps en temps le cabinet et écoute avec attention : Frémont montre par son jeu qu'il le voit.*)

DALAINVILLE, *se levant.*

Comtois!... C'est vous, Monsieur?

FRÉMONT.

Oui, vraiment, c'est moi-même.

DALAINVILLE.

De vous trouver ici mon bonheur est extrême;
Daignez avec bonté m'entendre un seul instant.

FRÉMONT.

Mais je vous ai parlé déjà bien franchement.

DALAINVILLE.

Excusez-moi, Monsieur, si je vous importune;
Vous tenez dans vos mains mon état, ma fortune;
De vous seul il dépend de me rendre l'honneur.
Ah! ne refusez pas d'être mon bienfaiteur.

FRÉMONT.

Je ne me mêle point d'une pareille affaire!
Je vous le dis encor, voyez votre beau-père.

DALAINVILLE.

Il me ferme sa porte.

FRÉMONT.

Hier, vous l'avez vu;
Je vous l'avois prédit, il vous a mal reçu.

DALAINVILLE.

Aujourd'hui je veux faire une autre tentative;
Avec votre secours je la crois décisive.
Hier, j'en suis certain, mon beau-frère m'a nui;
J'aurois dans un instant tout arrangé sans lui :
En effet, sa présence a dû m'être funeste!

FRÉMONT.

Comment donc?

DALAINVILLE.

Entre nous, votre ami le déteste;
C'est un homme bizarre, un franc original,
Et chez lui mon beau-père étoit traité fort mal.
Eh! pourquoi de ses torts serois-je la victime?
Dans le fond de son cœur mon beau-père m'estime :
Je n'ai pas eu pour lui des soins bien délicats,
J'en conviens; mais vraiment, je ne le pouvois pas :
Des affaires souvent le tourbillon m'entraîne,
Et mon propre intérêt peut me distraire à peine.
Il faut que je l'avoue, on y seroit trompé,
Je n'ai pas l'air poli quand je suis occupé.

FRÉMONT.

Vous travaillez beaucoup.

DALAINVILLE.

Oh! le travail m'accable.
Je puis vous l'assurer, je ne suis pas coupable.
Allons, à votre ami parlez en ma faveur.

FRÉMONT.

Ah! sa donation lui tient toujours au cœur :
Il vous en veut surtout de l'avoir pris pour dupe;
Cette seule pensée et l'agite et l'occupe.

DALAINVILLE.

Eh! que m'a-t-il donné?

FRÉMONT.

Quoi! deux cent mille écus.

DALAINVILLE.

Je suis désespéré de les avoir reçus:
Peuvent-ils balancer mon état politique,
La perte de ma place et l'estime publique?
Chez le ministre hier s'il eût voulu venir,
Je les aurois rendus avec un grand plaisir.

FRÉMONT.

Oui, mais il n'est plus temps.

DALAINVILLE.

Tout peut encor se faire:
Qu'avec moi, ce matin, il vienne au ministère;
Et là, qu'en ma faveur il parle fortement,
Qu'il vante mon amour et mon attachement;
Qu'enfin dès aujourd'hui dans le monde il paroisse,
Qu'il me donne en public des marques de tendresse,
Et soudain je lui rends tout ce qu'il m'a donné.
Puis-je vous parler mieux?

FRÉMONT.

C'est fort bien raisonné;
Mais il ne voudra pas: il est trop tard, vous dis-je.

DALAINVILLE.

Je ne devine point alors ce qu'il exige.
Observez donc que tout lui sera remboursé;
Peut-on être, Monsieur, plus désintéressé?

FRÉMONT.

C'est parler, à coup sûr, ainsi qu'un galant homme;
Mais au fait, vous gagnez, même en rendant la somme.

Vous pourriez cependant n'en pas venir à bout:
Il n'a besoin de rien, il refusera tout.

DALAINVILLE.

Eh bien! j'aurai toujours, s'il ne veut pas reprendre,
Un mérite à ses yeux; c'est d'avoir voulu rendre.
Qu'en pensez-vous? Voyons, n'est-ce point votre avis?

FRÉMONT.

Mais..... Un instant.

DALAINVILLE.

Eh bien?

FRÉMONT.

C'est que je réfléchis.....
Je ne m'en charge pas, la chose est décidée;
Mais je vais vous donner une excellente idée,
Car vous m'avez gagné, je le dis franchement,
Par cette grandeur d'ame et ce beau dévouement:
Je crois sur votre père avoir un peu d'empire,
Mais n'en ai pas encore assez pour le séduire;
Car c'est surtout son cœur qu'il s'agit d'émouvoir:
Sa fille en pareil cas auroit bien du pouvoir;
Il eut toujours pour elle une tendresse extrême,
Et l'envoyer vers lui, c'est paroître vous-même;
Qu'elle offre en votre nom ce que vous proposez,
Et tous vos anciens torts peuvent être excusés.

DALAINVILLE.

A merveille! je vais concerter avec elle.....

FRÉMONT.

Et moi, de mon côté, pour vous prouver mon zèle,
Je vais avec Dupré m'entretenir de vous,
Faire naître en son cœur des sentimens plus doux,
Parler de vos vertus, de votre caractère;

On peut tout rejeter sur votre cher beau-frère,
Car il ne rendra rien.

(*Ici Dervière entr'ouvre la porte du cabinet.*)

DALAINVILLE.

Ah! je vous le promets,
Cette idée, à coup sûr, ne lui viendra jamais :
C'est un cœur sec et froid, l'intérêt seul le touche.

FRÉMONT.

Le mot de bienfaisance est toujours dans sa bouche.

DALAINVILLE.

Charlatanisme pur, et dès long-temps connu :
Jamais un malheureux n'en a rien obtenu.
Par un zèle hypocrite il se popularise,
Et c'est une couleur, en un mot, qu'il a prise.
Cet homme qu'on croiroit n'avoir aucun desir
N'eut jamais qu'un seul but, celui de parvenir.

FRÉMONT.

Aux humaines grandeurs il paroît insensible.

DALAINVILLE.

L'ambition l'étouffe.

FRÉMONT.

O ciel! est-il possible?
Mais c'est un méchant homme, à ce que j'aperçoi!

DALAINVILLE.

Ah! vous n'attendez pas un tel aveu de moi.

FRÉMONT.

Fort bien: en bon parent vous prenez sa défense.
Mais sur quelqu'un enfin doit tomber la vengeance:
Il faut une victime; eh bien, ce sera lui:
Il est urgent que tout se termine aujourd'hui.

DALAINVILLE.

Oui, sans doute, chez moi je vais à l'instant même :
Je n'oublîrai jamais votre indulgence extrême.

FRÉMONT.

Eh, non; vous vous moquez : voilà comme j'agis
Quand il est question d'obliger mes amis.
Au revoir. Faites bien la leçon à Madame.

DALAINVILLE.

Je n'y manquerai pas. (*Il le salue.*)

SCÈNE VII.

DERVIÈRE, *seul, sortant du cabinet.*

Oh! quel complot infâme!
Vraiment c'est une horreur qui n'eut jamais de nom.
Ose-t-il bien parler de mon ambition,
Lui, qui couvert d'honneurs veut en avoir encore;
Que la soif du pouvoir et des grandeurs dévore;
Lui, l'homme le plus bas, l'être le plus rampant,
Capable de flatter jusqu'au valet d'un grand;
Qui, dans l'occasion, sait profiter du vice,
Accepte par calcul et rend par avarice!
Mais pour le déjouer il faut le prévenir;
Je vais rendre moi-même, exprès pour le punir.
A mon beau-père il faut vite envoyer ma fille,
C'est elle qu'il chérit le plus de la famille.

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, DERVIÈRE.

AMÉLIE.

C'est mon père, grands dieux!

DERVIÈRE.

Justement la voici.
Ah! je suis enchanté de vous trouver ici.

AMÉLIE.

Que ma faute aujourd'hui par vous soit oubliée :
Avec mon bon papa je ne suis pas brouillée.
Ah! ne vous fâchez point, n'ayez pas de courroux,
Mon père, je venois le supplier pour vous.

DERVIÈRE.

Le temps est précieux, il faut que j'en profite;
(*Il se met à une table.*)
Faisons à l'instant même une promesse écrite
De ce que j'ai reçu. Mon enfant, sans retard,
Tu vas lui présenter ce billet de ma part.
Maudit beau-père!

AMÉLIE.

O ciel! comme il est en colère!
La lettre qu'il écrit doit à coup sûr déplaire :
Par ce billet fatal veut-il donc tout gâter?
Ah! qu'il ne compte pas sur moi pour le porter.

DERVIÈRE, *se levant et tenant la promesse.*

Il faut en convenir, la vengeance est bien dure :
Il n'acceptera pas..... Oh, non, la chose est sûre.
Pourtant je suis heureux d'avoir tout entendu ;

Je crois que sans cela je n'aurois pas rendu.
(*A Amélie.*)
Allons, prends cet écrit et porte le bien vite
A mon beau-père.

AMÉLIE.

Hélas! craignez qu'il ne l'irrite.

DERVIÈRE.

Comment?

AMÉLIE.

Au nom du ciel, mon père, croyez-moi;
Daignez jusqu'à demain en retarder l'envoi.

DERVIÈRE.

Que dites-vous? Vraiment ma surprise est extrême.
Voulez-vous obéir?

AMÉLIE.

Ah! le voici lui-même,
Vous pouvez lui parler, cela vaudra bien mieux.

SCÈNE IX.

CHARLES, DUPRÉ, AMÉLIE, DERVIÈRE.

DUPRÉ.

Quoi! Monsieur, je vous trouve encore dans ces lieux?

DERVIÈRE.

Je suis avec ma fille, et je viens vous promettre....
Mais lisez cet écrit.....

AMÉLIE.

Je n'ose le remettre.

DUPRÉ.

Voyons.

AMÉLIE.

Il ne dit pas un mot de vérité ;
Ce n'est pas, croyez-moi, son cœur qui l'a dicté.

DERVIÈRE.

Oh, le maudit enfant ! Voulez-vous bien vous taire ?

AMÉLIE.

Quand vous l'avez écrit vous étiez en colère.

DUPRÉ.

Que vois-je ? Est-il possible ? O ciel ! vous déclarez.....

SCENE X.

COMTOIS, CHARLES, Mad. DALAINVILLE, DUPRÉ, AMÉLIE, DERVIÈRE.

COMTOIS.

Le voilà : c'est lui-même ; oui, Madame, accourez.

Mad. DALAINVILLE, *avec émotion.*

Ah ! mon père, écoutez un instant votre fille :
Le bonheur peut renaître au sein de ma famille.
Je viens en ce moment, au nom de mon époux,
Vous rendre tous les biens qu'il a reçus de vous.
Pour les mettre à vos pieds je suis vite accourue :
Voici l'acte formel qui vous les restitue.
Ne les refusez pas, et daignez, en ce jour,
Pour combler tous nos vœux, nous rendre votre amour.

DERVIÈRE, *à part.*

Il est un peu trop tard.... ma promesse est remise.

DUPRÉ.

Je ne puis revenir encor de ma surprise ;
Est-ce une illusion ? quoi ! Dalainville aussi ?

AMÉLIE.

Je n'y comprends plus rien.

DUPRÉ.

Cher Frémont, vous voici.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

COMTOIS, CHARLES, Mad. DALAINVILLE, DALAINVILLE, DUPRÉ, FRÉMONT, AMÉLIE, DERVIÈRE.

FRÉMONT.

Vous êtes bien joyeux, ami : quelle nouvelle ?

DUPRÉ.

Oh ! si j'ai de la joie, elle est bien naturelle :
Je suis enfin rentré dans mes propriétés.

FRÉMONT.

Se peut-il ?

DUPRÉ.

Oui, vraiment ; et si vous en doutez
De mes gendres voyez cette double promesse.

FRÉMONT.

Et vous osiez pourtant accuser leur tendresse !
(*A Dalainville qui est resté au fond du théâtre.*)
Approchez donc, mon cher, et venez recevoir
Le prix qui vous est dû.

DALAINVILLE.

J'ai rempli mon devoir.

FRÉMONT.

Dieux ! quel combat d'amour et de reconnoissance !

DALAINVILLE.

Mon beau-frère a rendu : que faut-il que je pense ?

FRÉMONT.

On croiroit qu'ils se sont concertés tous les deux;
Cependant il n'existe aucun accord entr'eux.

DUPRÉ.

La restitution a bien plus de mérite.
C'étoit à qui des deux l'apporteroit plus vite.
Mais je veux à mon tour me montrer généreux;
Ce ne sont pas mes biens qui me rendront heureux:
D'un œil indifférent, hélas! je les regarde;
Mais vous me les rendez, mes enfans, je les garde,
Et désormais je veux seul en régler l'emploi;
Je demeurois chez vous, vous logerez chez moi.

DERVIÈRE, *à part.*

A ce dénoûment-là, j'étois loin de m'attendre.

COMTOIS, *à part.*

Ah! mon Dieu! je tremblois qu'il n'allât tout leur rendre.

AMÉLIE.

Nous voilà tous heureux.

COMTOIS.

Oh! que je suis content.

DALAINVILLE.

Vous n'avez plus, j'espère, aucun ressentiment.

DUPRÉ.

A Charles, songez-y, vous devez une place.

CHARLES.

Ah! Monsieur.....

DALAINVILLE.

Eh! comment voulez-vous que je fasse?
Venez chez le ministre.

DUPRÉ.

Eh bien soit, j'y consens :
Mais je ne réponds pas qu'il en soit encor temps.
Moi, je doterai Charle.

(A Dervière.)

Et vous, je le suppose,

(Montrant Amélie.)

Mon gendre, en sa faveur vous ferez quelque chose.

DERVIÈRE.

Oui, je vous entends, mais.....

DUPRÉ.

Point de condition,
Ou je n'accepte pas la restitution.

FRÉMONT.

Oh! ne lui faites point une telle menace,
Vous allez l'effrayer.

DUPRÉ, *à Frémont.*

Ami, je vous rends grâce.
A vos soins généreux je dois ma liberté :
Reprenez tout l'argent que vous m'avez prêté ;
Car il faut commencer par acquitter ses dettes.
Mais, voyez, mon ami, les heureux que vous faites.

DERVIÈRE.

Comme il nous a joués!

FRÉMONT.

Ah! je vous en réponds.
Vraiment je n'ai jamais mieux employé mes fonds.

DUPRÉ.

Mes gendres, je vous dois un conseil salutaire ;
Au repos de vos jours je le crois nécessaire.

Vous avez des enfans, méritez leur amour:
Mais, si vous redoutez de trop souffrir un jour,
N'ayez jamais pour eux de lâche complaisance,
Et ne renoncez point à votre indépendance.

FIN.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE

PAR LA CLASSE DE LA LANGUE

ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISES

DE L'INSTITUT IMPÉRIAL,

POUR LA RÉCEPTION DE M. ÉTIENNE,

Le 7 novembre 1811.

MESSIEURS,

Cette imposante solennité porte dans mon ame un trouble dont je cherche en vain à me défendre : glorieux de vos suffrages, étonné de mon bonheur, j'éprouve l'embarras d'un disciple qui s'assied pour la première fois parmi ses maîtres ; mais de tous les sentimens qui m'agitent, le plus profond, messieurs, est celui de la perte que vous avez faite. La mort, en vous ravissant un confrère, m'a privé d'un ami : M. Laujon avoit daigné sourire à mes premiers essais ; et je ne puis, sans une vive émotion, me trouver à la place qu'il occupoit dans cette illustre assemblée.

Il est à la fois doux et pénible de succéder à ceux qui nous furent chers : quelque beau que soit l'héritage, il est moins précieux par les jouissances qu'il promet, que par les souvenirs qu'il perpétue ; ceux que laisse M. Laujon sont tous honorables. Pour faire son éloge, il suffit de raconter sa vie : la

vérité n'a besoin cette fois ni de voiles, ni d'ornemens; et le panégyriste le plus éloquent sera le narrateur le plus fidèle. Je l'avoue, Messieurs, ma tâche est douce à remplir; je moissonne dans un champ de fleurs sans épines, et je puis les prendre au hasard pour en former la couronne que je dépose aujourd'hui sur la tombe du moderne Anacréon : tel est le titre que les contemporains lui ont décerné, et que la postérité lui conservera sans doute. C'est à vous, Messieurs, que j'en appelle : n'étoit-il pas l'image vivante du vieillard de Théos? Jeune ou vieux, riche ou pauvre, il fut toujours aimable, toujours joyeux. Doué d'une imagination facile, il excelloit dans l'à-propos; mais il dédaignoit ces triomphes que l'esprit obtient aux dépens du cœur. Il n'a connu ni la haine ni l'envie; et la saillie, qui est si souvent l'arme de la médisance, ne fut jamais chez lui que l'éclair de la gaîté. Ami du plaisir, il respecta la décence; chantre de l'Amour, il n'effaroucha point les Graces. Ses goûts s'annoncèrent dès son enfance; il parloit à peine, qu'il chantoit déjà : sa vie ne fut, pour ainsi dire, qu'une longue fête; parvenu à son dix-septième lustre, il tiroit encore des sons mélodieux de sa lyre octogénaire; enfin, les Muses avoient présidé à sa naissance, et les Muses ont reçu son dernier soupir.

Peu de temps avant sa mort, M. Laujon avoit donné l'édition complète de ses Œuvres : on y reconnoît un esprit fin, un travail facile, une aimable négligence. On voit que l'auteur n'a pas besoin d'attendre l'inspiration : il fait des chansons comme La Fontaine fait des fables, sans recherche, sans effort, presque sans y penser.

M. Laujon a inséré dans ce recueil ce qu'il nomme *la Poétique de la Chanson.* Et, en effet, Messieurs, qui pouvoit mieux que lui tracer les règles de ce genre vraiment français? Disciple des Collé, des Piron, des Favart, il fut admis par eux à cet ancien Caveau, véritable académie du plaisir, qui fut

aussi, plus souvent qu'on ne pense, l'académie du bon goût. C'est aux banquets de ces législateurs chantans qu'il étudia le code de la gaîté; c'est à leur joyeuse école qu'il apprit à soumettre la folie même aux préceptes de la raison. Mais il me semble entendre de graves censeurs se récrier sur la frivolité du genre. Eh! Messieurs, ne soyons pas plus sévères que l'inflexible Boileau, et montrons-nous fiers d'une supériorité que peut-être nous dédaignerions moins si on nous la disputoit davantage. La chanson est une fleur qui se plaît sous le ciel de la France : elle y réussit sans art, sans culture; et c'est un des ornemens de notre guirlande poétique.

Il faut le dire, Messieurs, nous avons un peu négligé ce précieux héritage de la gaîté de nos pères. Qu'est devenue cette joie vive et franche qui charmoit leurs loisirs et embellissoit leurs fêtes? Nous sommes sérieux, rêveurs jusque dans nos plaisirs; la froide étiquette préside à nos festins, et la triste raison s'assied avec nous. J'en appelle à tous les âges, à tous les états : la chanson n'est-elle pas la source des plus douces jouissances? Enfans, on nous berce avec elle; vieillards, nous lui devons encore quelques illusions, et elle nous conduit gaîment au terme de la vie; pauvres, elle nous console de nos peines; riches, elle nous distrait de nos ennuis. Tour-à-tour naïve, tendre, morale et guerrière, elle fait éclore les idées les plus riantes et les sentimens les plus élevés; elle inspire l'amour, cimente l'amitié, frappe le ridicule, enflamme le courage; enfin, elle est à la fois l'interprète du cœur et l'organe de l'esprit.

Telle est la chanson dans les œuvres de M. Laujon. Son talent flexible et varié en saisit tous les caractères, en fait ressortir toutes les nuances. C'est à cette heureuse fécondité, c'est à ce tour d'esprit délicat que M. Laujon dut les bienfaits d'une cour spirituelle et galante. Il composa pour elle une foule de petits ouvrages remplis de grace et de fraîcheur. On n'y voit point la

poète courtisan qui mendie la faveur par de serviles adulations ; mais l'homme de lettres qui sait plaire par le noble exercice de son talent. M. Laujon n'a donné que de justes éloges et n'a reçu que d'honorables récompenses ; enfin, Messieurs, il a eu un talent bien rare, il s'est fait estimer de ceux qu'il s'étoit chargé de divertir. La pastorale de *Daphnis et Chloé* fixa sa destinée ; elle lui valut la protection d'un des premiers personnages de l'Etat, que l'Académie française s'honore d'avoir compté parmi ses membres. Il n'a manqué à M. Laujon qu'un bonheur dont je sens tout le prix, celui de siéger dans cette enceinte en même temps que son bienfaiteur.

Comblé de graces et de faveurs, M. Laujon avoit acquis une fortune assez considérable. La révolution le jeta dans un état voisin de l'indigence. Riche, il avoit eu le vrai luxe d'un homme de lettres ; il avait placé ses fonds dans sa bibliothèque : par malheur ses livres les plus précieux étoient couverts d'armoiries ; il fut une époque où c'étoit un grand crime ; et M. Laujon déposa par prudence ces dangereux ouvrages chez son ami M. Després ; mais, peu de temps après, étant menacé d'une vente forcée de tout son mobilier, M. Laujon court chez son ami, retire les livres et les replace dans sa bibliothèque pour ne pas frustrer ses créanciers.

On rapporte souvent des traits de probité qui surprennent peu les honnêtes gens : celui que je viens de citer n'est pas de ce nombre ; il pourra étonner les hommes les plus délicats.

Le théâtre doit à M. Laujon des ouvrages agréables : *Eglé* et l'*Amoureux de quinze ans* sont deux tableaux d'un dessin pur et gracieux ; et cependant, lorsque l'auteur se livre à des compositions dramatiques, on voit que c'est encore la Muse de la Chanson qui l'inspire : elle veut essayer un ton plus grave, des manières plus imposantes ; mais elle se trahit à la naïveté de son langage, à la délicatesse de ses formes, et l'œil le moins clairvoyant reconnoît Erato sous le masque de Thalie.

L'homme a beau varier ses compositions, l'écrivain a beau s'exercer dans les genres les plus différens : tout ce qui sort de sa plume porte le cachet de son talent naturel. C'est ainsi que Marivaux écrivant des comédies, faisoit encore des romans, et que Le Sage écrivant des romans, faisoit encore des comédies; car ce n'est pas seulement la facilité de combiner des scènes et de développer une intrigue qui constitue l'auteur comique, c'est l'art de saisir les caractères, d'observer les mœurs, et d'en présenter un tableau dramatique et fidèle. On a beaucoup disserté sur le but de la comédie : des philosophes du siècle dernier l'ont regardée comme la seule école de la sagesse ; des critiques de nos jours, au contraire, la représentent comme fatale aux mœurs et à la religion. Mais les philosophes n'étoient pas tout-à-fait sages, les critiques ne sont pas tout-à-fait religieux. Ainsi, ne soyons ni trop séduits par les uns, ni trop effrayés par les autres ; et continuons d'aller à la comédie, sans espoir si l'on veut d'être plus parfaits, mais sans crainte aussi de devenir plus vicieux.

Peut-être est-ce une erreur de prétendre que la comédie dirige les mœurs ; elle les suit, elle en reçoit l'influence, et devient en quelque sorte l'histoire morale des nations. Elle est, pour la postérité, l'image vivante des générations qui ne sont plus. C'est, si je puis m'exprimer ainsi, un écho qui se répète d'un siècle dans un autre, et qui se prolonge à travers la succession des âges. L'histoire nous rappelle, nous retrace le passé; la comédie nous y transporte : elle apprend à connoître, à juger les peuples ; elle est pour les moralistes, ce que les médailles sont pour les antiquaires.

Qui peint mieux les Athéniens que les comédies d'Aristophane? Un auteur qui parvint à la célébrité en immolant à la risée publique les grands hommes de son temps, vivoit à coup sûr chez un peuple ombrageux, ingrat et jaloux. Si, chez une nation, la satire de tout mérite personnel est une des règles du théâtre,

l'ostracisme doit être un des articles de la législation; et les hommes qui se plaisent à voir outrager Euripide parce qu'il est trop grand, sont les mêmes qui exilent Aristide parce qu'il est trop juste. Denys, tyran de Syracuse, s'étant adressé à Platon, afin d'avoir une idée positive du gouvernement et du peuple d'Athènes, le philosophe, pour toute réponse, lui envoya le théâtre d'Aristophane.

Peut-être la comédie latine n'offre-t-elle pas un champ aussi vaste à l'observateur. Les Romains, ayant imité les Grecs, n'ont point eu de théâtre national; encore les ouvrages de Plaute et de Térence sont-ils d'excellens sujets d'étude pour les historiens: on y retrouve une foule d'usages qu'eux seuls nous ont transmis, et rien ne nous fait mieux connoître la dissolution de la jeunesse de Rome, les séductions des courtisanes, l'effronterie des parasites, et enfin tous les élémens dont se composoit la société sous les maîtres du monde. Mais passons aux temps modernes, et hâtons-nous d'arriver à l'époque la plus mémorable de notre gloire dramatique, à l'apparition de Molière : son theâtre n'est-il pas le tableau le plus parfait des mœurs de son temps? C'est un des priviléges de ce beau siècle; tout en restera : de grands généraux, de grands écrivains en ont immortalisé la gloire. Molière en a immortalisé les ridicules et les vices : c'est lui qui, ouvrant au génie la plus vaste et la plus brillante carrière, a fait voir tout à la fois, dans l'auteur comique, le peintre éloquent, le moraliste sévère, et l'historien fidèle. Oui, Messieurs, sous le pinceau de ce grand homme, la comédie s'est tout à fait associée à l'histoire; il semble que les personnages de l'une soient des témoins qui restent pour déposer en faveur de l'autre devant la postérité. Et en effet, Messieurs, transportons-nous par la pensée dans l'avenir le plus lointain; supposons que de nombreuses générations se sont succédées, et que, par l'effet de ces grandes catastrophes qui bouleversent les empires, tout ce qui a été écrit sur les deux derniers siècles a disparu : histoire, chronique, inscriptions,

médailles, tout s'est abîmé dans la nuit des temps, et les comédies seules ont survécu à cette destruction universelle. Eh bien, Messieurs, j'ose l'affirmer, on devineroit, par elles, toutes les révolutions politiques et morales des deux siècles. Au premier coup d'œil jeté sur les œuvres de Molière, qui peut méconnoître le siècle où il a vécu : le temps où parut *le Misantrope* étoit, à coup sûr, celui de la politesse et de l'élégance; la cour où l'on s'exprimoit avec cette pureté de langage étoit l'asile de l'esprit et des graces; le pays qui produisoit de pareils chefs-d'œuvre étoit parvenu à un haut degré de gloire et de civilisation. La religion étoit en honneur; car les fripons se couvroient de son masque pour usurper l'estime publique : *Tartufe* nous l'apprend. Les lettres étoient en crédit; car le faux savoir même étoit un moyen de fortune : *les Femmes Savantes* en sont la preuve. La noblesse étoit considérée; car tout ce qui étoit riche aspiroit à devenir noble : *le Bourgeois Gentilhomme* l'atteste. Mais, à mesure que les classes de la société se confondent, les mœurs publiques se pervertissent : bientôt la noblesse se prodigue; elle se décrédite. La bourgeoisie veut copier la cour; elle n'en imite que les ridicules et les vices, sans en emprunter l'éclat et les graces : enfin, le noble se dégrade, et le bourgeois ne s'anoblit pas. Voilà encore, Messieurs, ce que nous dit Molière, et ce que nous confirme Dancourt, historien du second ordre, mais qui n'en est ni moins fidèle, ni moins véridique.

Tel étoit, Messieurs, l'état de la société à la fin du dix-septième siècle. Le dix-huitième commence, et les mœurs se dépravent encore; mais ce n'est point ce désordre seul qui afflige les regards de l'observateur : une plaie cruelle porte ses ravages jusque dans le cœur de l'Etat. Sans doute de grands malheurs ont nécessité de grands sacrifices; car la fortune publique est livrée à des parvenus grossiers : des laquais enrichis foulent aux pieds toutes les lois de l'honneur; l'honnêteté, la

pudeur sont bravées ; la vertu n'est plus qu'un vain mot ! ! ! N'ai-je pas fait, Messieurs, l'analyse de *Turcaret ?* Dès-lors plus de contrainte, plus de frein, plus de masque : l'hypocrisie est le seul vice qu'on n'ait plus. Que dis-je ? elle existe encore ; mais ce n'est plus l'homme pervers, c'est le sage qui se déguise : on rougit des affections les plus douces, on est honteux des liens les plus sacrés, et *le Philosophe marié* met à cacher son bonheur le soin que *Tartufe* prenoit pour dissimuler ses vices. Quelle époque de corruption que celle où un homme d'honneur se croit perdu s'il laisse éclater son amour pour l'épouse qu'il a promis d'aimer ! Et, remarquez-le bien, Messieurs, ce n'est pas le travers, la manie de quelques individus, c'est *le Préjugé à la mode.* Qu'on me cite des pièces historiques, des Mémoires particuliers qui caractérisent mieux les désordres de la Régence. En voulez-vous encore des témoins irrécusables ? voyez ces jeunes débauchés qui semblent se parer du mépris public ; voyez ce *Marquis de Moncade*, qui oublie sa dignité pour réparer sa fortune. De toute part éclatent des symptômes de décadence : la littérature dégénère avec les mœurs ; les froides antithèses du bel-esprit remplacent les rapides inspirations du génie ; la manie de l'analyse succède à l'esprit d'observations : le précieux, au naturel ; la manière, à la grace : des esquisses agréables, des miniatures charmantes, des écrivains spirituels : mais plus de vastes conceptions, plus de grands tableaux, plus de grands hommes : j'en atteste *Marivaux*, *Lanoue*, *Dorat*, et leurs tristes imitateurs. D'un autre côté, on disserte, on déclame, on prêche au théâtre. Les comédies de Molière ont dû être écrites pour un peuple éclairé ; celles de La Chaussée, de Diderot, de Voltaire, l'ont été pour un peuple raisonneur. Quel mouvement rapide dans la marche des idées ! quels incroyables progrès dans la confusion des rangs ! *Nanine* paroît sur la scène, et ce n'est plus un jeune seigneur perdu de mœurs, c'est un sage qui se mésallie. *Mon-*

cade sait qu'il s'avilit, *Dolban* est persuadé qu'il s'honore ; et ce qui étoit naguère l'oubli de la dignité, n'est plus maintenant que *le Préjugé vaincu.* Sous le siècle de Molière, la bourgeoisie cherche à s'élever ; sous le siècle de Voltaire, c'est la noblesse qui aspire à descendre : l'un a fait de M. Jourdain *le bourgeois gentilhomme*; l'autre a fait du comte Dolban *le gentilhomme bourgeois.*

Lorsque tous les rangs se mêlent, lorsque toutes les distinctions s'effacent, on doit bientôt parler d'égalité, de loi naturelle: aussi, en suivant les comédies du temps, voyons-nous des imaginations exaltées rêver, dans un siècle corrompu, les perfections chimériques de l'âge d'or. Mais quel contraste entre les nouveaux principes qu'on professe, et la manière dont on les annonce ! On parle de modération avec orgueil, de sagesse avec arrogance ; on met tout en doute, et l'on ne souffre pas la contradiction : la religion avoit eu des sectateurs cruels ; la tolérance a des apôtres fanatiques. Ce seroit ici le lieu de parler d'une comédie qui dut causer un grand scandale ; mais je ne la nommerai point, parce que, s'il est certain que cet ouvrage a signalé des sophistes dangereux, il n'est pas moins vrai que son titre a calomnié des sages.

Mais, quand tout semble conspirer pour l'anéantissement des institutions, quand tous les bras sont en mouvement pour renverser l'édifice social, à quoi pensent les hommes chargés de le soutenir ? Hélas, Messieurs, les colonels font de la tapisserie, et les abbés chantent dans les boudoirs. Les grands seigneurs, les magistrats sont parodiés en plein théâtre : *Figaro* paroît ; et ils permettent, ils souffrent qu'un valet réformateur ose leur donner des leçons ! Que dis-je? ils sont eux-mêmes spectateurs, et battent des mains avec le public qui leur insulte ! Dès long-temps l'horizon était obscurci ; c'en est fait, le siècle finit au milieu des orages, et une nuit épaisse en couvre les derniers momens.

N'attendez pas, Messieurs, que je soulève le voile qui les dérobe à vos yeux; ne croyez pas que je déroule devant vous cette longue liste de productions monstrueuses dans lesquelles le bon goût, la langue et les mœurs furent également outragés. A Dieu ne plaise que je parle, dans le sanctuaire des lettres, du triomphe de la barbarie, et que je rappelle, devant les statues de Corneille et de Racine, l'époque déplorable où leurs chefs-d'œuvre furent mutilés par des mains sacriléges. Non, Messieurs, je n'attristerai point vos souvenirs en leur offrant de pareils tableaux, et je me bornerai à énoncer cette opinion, que personne ne contestera sans doute : c'est que le théâtre de ces temps malheureux pourroit aussi en être l'histoire.

Je n'ai tracé qu'une esquisse rapide et légère, et cependant les événemens s'y succèdent, les faits s'y enchaînent sans effort; on y voit la comédie suivre et recevoir l'influence du temps où elle a paru, et en devenir, si je puis m'exprimer ainsi, l'histoire dialoguée. On trouvera mon système plus spécieux que solide, on pourra l'attribuer à mon enthousiasme pour un art auquel je dois l'honneur de siéger parmi vous; mais je rappellerai l'hypothèse dans laquelle je me suis placé; et je répondrai d'ailleurs que l'histoire de certains peuples de l'antiquité repose sur des traditions bien plus incertaines et sur des conjectures bien moins vraisemblables.

Et cependant certains hommes osent soutenir que la carrière de la comédie est fermée! Ne semblent-ils pas nous dire : Il n'y a plus de vices, plus de ridicules? Non, Messieurs, la comédie est éternelle; elle ne cessera d'exister que le jour où tous les hommes seront parfaits, et rien n'annonce encore qu'elle doive finir de sitôt. Si chaque siècle a ses mœurs, chaque siècle a sa comédie. Les abus, les préjugés, les caractères même changent de formes avec des institutions nouvelles. L'auteur comique peut donc reproduire d'anciens personnages sous d'autres couleurs, et peindre une seconde fois des figures qui ne sont plus les mêmes.

Les comédies sont les portraits de famille d'une nation. Ceux du temps passé ne ressemblent pas à ceux du siècle présent ; mais cette variété de physionomies, cette bigarrure d'ajustemens, n'en forment pas moins une galerie intéressante pour le curieux qui examine, et pour l'observateur qui compare.

Un nouveau siècle commence ! Qu'une route nouvelle s'ouvre pour la comédie. Nous l'avons vue choisir ses personnages parmi les individus de conditions différentes qui tendoient sans cesse à se confondre : ne peut-elle pas aujourd'hui se diriger vers le but opposé, et les hommes forcés de reprendre leur rang sont-ils moins dignes de ses pinceaux, que les hommes tourmentés du désir de quitter leur place ? Et d'ailleurs, les êtres ridicules ou vicieux que Molière a traduits sur la scène, sont encore au milieu de nous. Ce sont, a dit Champfort, des coupables dont il a donné le signalement au public, et qui se cachent dans la société sous un autre déguisement. Ah ! si tu revivois parmi nous, divin Molière, tu les reconnoîtrois encore! Quel vaste champ! quelle abondante moisson pour ton génie ! Ton œil perçant sauroit bien découvrir la fausseté sous les attributs de la franchise, la vanité sous l'extérieur de la bonhomie, et l'égoïsme sous le faste de la bienfaisance. Tu n'as signalé qu'un hypocrite de religion ; tu en apercevrois aujourd'hui bien d'autres : tu pourrois presque faire un Tartufe pour toutes les vertus ! Le monde où nous vivons ne t'offriroit plus le modèle de ton Alceste ; et peut-être jugerois-tu inutile de prouver à notre siècle que la vertu peut avoir ses excès : mais tu démasquerois ces prétendus misantropes qui refusent les emplois qu'on ne leur accorde pas, ces indépendans qui sollicitent sans cesse, et ces philosophes disgraciés, qui se retirent à deux lieues de Paris pour éviter la ville, le monde et la cour. Sans doute on t'opposeroit de nouveaux obstacles : tu trouverois, comme jadis, des envieux sans pudeur, et des critiques sans bonne foi ; mais ton courage seroit encore digne de ton génie. Tu distinguas l'imposteur de l'homme

religieux; tu saurois séparer le faux philosophe du véritable ami de la sagesse; le novateur factieux, du citoyen qui travaille à d'utiles découvertes; le charlatan littéraire, de l'écrivain qui dédaigne les succès d'un jour, et qui n'aspire qu'aux suffrages de la postérité. Tu saurois peindre le courtisan, sans offenser la cour: l'ambitieux, sans atteindre l'homme qui se dévoue au service de sa patrie; le flatteur, sans outrager le sujet qui rend un hommage légitime à son prince. Et si, malgré tant d'efforts, tes travaux étoient méconnus; si, malgré tant de génie, tes chefs-d'œuvre étoient proscrits, tu te réfugierois au pied du trône, et tu y trouverois encore un grand monarque pour les protéger. Ah! sans doute, le héros, qui d'un bras victorieux rouvrit le temple des Muses, souriroit au plus cher favori de Thalie; le souverain qui associe tous les talens à la gloire de son règne, est l'appui de l'écrivain qui en accroît la splendeur; le législateur qui réforme son siècle, est le soutien du moraliste qui l'éclaire. Non, Molière, tu ne l'implorerois pas en vain ce monarque invincible: il entendroit tes plaintes jusque dans le tumulte des camps; et, du haut de son char de triomphe, il te tendroit une main protectrice! Alors ta voix éloquente célébreroit ses bienfaits: dans l'ivresse de ta reconnoissance, tu t'écrierois encore: « *Nous vivons sous un prince* aussi juste que grand! » La France entière le répéteroit avec toi; tu serois l'interprète de tes contemporains, et tu devancerois l'opinion des siècles à venir.

